

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

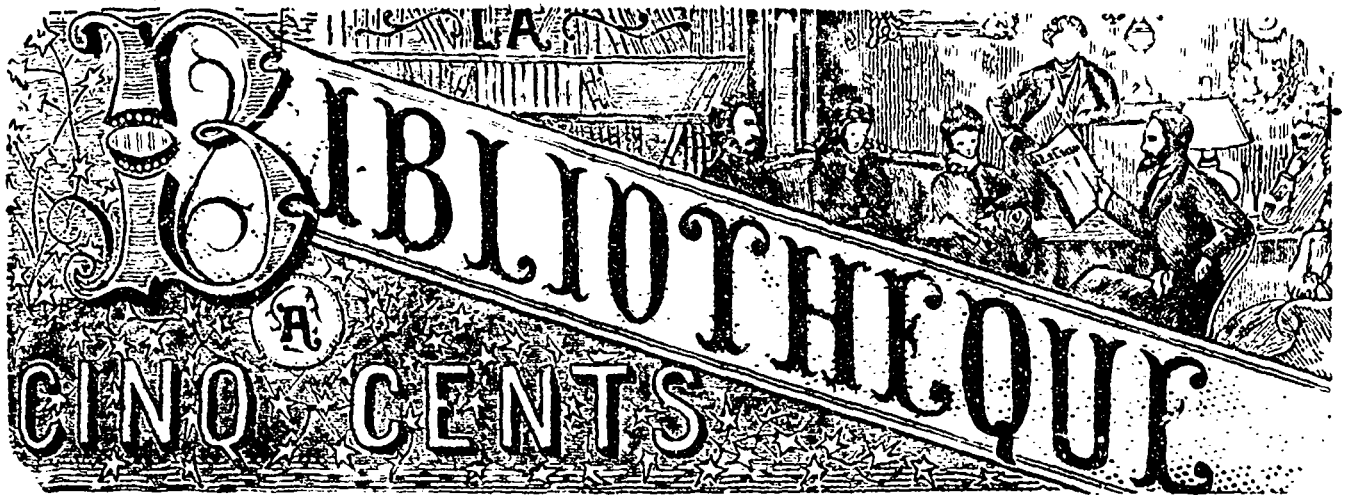
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publiée par Foirier, Bossette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
1\$2.50

MONTREAL, 21-JUIN 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 11

L'AMOUR C'EST LE CIEL!

Troisième Partie de "L'ANTRE DU CRIME", par Xavier de Montépin.



Puis, il lui prit la main et il sembla à Marthe qu'une larme perlaît sur sa joue. (Page 253)

L'AMOUR C'EST LE CIEL

Troisième partie de L'ANTRE DU CRIME.

1

Après la mort du comte Philippe de Thonnerieux, ou plutôt le lendemain de ses obsèques, le juge de paix du sixième arrondissement avait déposé, selon le vœu de la loi, son procès-verbal d'apposition des scellés constatant qu'aucun testament n'avait été trouvé, mais ajoutant que d'après les déclarations du valet de chambre du comte, le testament, dont l'existence semblait probable, devait être enfermé avec les valeurs de diverses sortes dans un meuble qu'il avait été impossible d'ouvrir faute de clef.

Le président du tribunal de première instance, d'accord en cela avec le procureur de la République, donna ordre que la levée des scellés eût lieu à bref délai, afin de procéder à une recherche plus minutieuse, et surtout plus complète que n'avait pu l'être celle du juge de paix.

Le jour et l'heure furent fixés.

Or, au moment précis où Raymond Fromental et son fils Paul arrivaient à Port-Créteil, le procureur de la République, en compagnie du juge de paix, de son greffier et du notaire du feu comte de Thonnerieux, convoqué à cet effet, se présentaient à l'hôtel de la rue de Vaugirard, où Jérôme Villard était chargé de la garde des scellés.

Le procureur de la République représentait les intérêts de l'Etat, seul héritier si le comte de Thonnerieux, qu'on savait sans famille, était mort intestat.

Jérôme Villard avait enjoint aux autres domestiques de ne point quitter l'hôtel jusqu'au jour de la levée des scellés.

Tous étaient donc présents lorsque les magistrats arrivèrent.

Le valet de chambre du défunt, ayant été prévenu par le greffier de la justice de paix, attendait les visiteurs.

Le chagrin causé au vieux serviteur par la perte de son bien-aimé maître laissait une empreinte profonde sur son visage pâli.

— C'est vous qui vous nommez Jérôme Villard ? lui demanda le procureur de la République.

— Oui, monsieur...

— C'est vous qui avez été nommé gardien des scellés apposés ici après la mort de votre maître ?

— C'est moi, oui, monsieur.

— Je viens assister à l'ouverture d'un meuble qui, selon votre déclaration, doit renfermer le testament du comte et des valeurs.

— Je le croyais, je le crois encore.

— Vous êtes convaincu que M. de Thonnerieux a fait un testament ?

— Oui, monsieur.

— Sur quoi se fonde cette conviction ?

— Quelques jours avant de mourir, mon regretté maître me parlait encore des enfants nés dans cet arrondissement le même jour que sa fille et auxquels, par son testament, il assurait une fortune... Je ne suis point le seul d'ailleurs, à qui M. le comte ait parlé de cela. Je sais qu'il a dit les mêmes choses à Mme la comtesse de Chatelux.

— Et vous pensez que nous trouverons le testament de M. Thonnerieux à l'endroit désigné par vous ?

— Cela est plus que probable puisque c'est en cet endroit que mon maître plaçait ses valeurs. Du reste, si le testament n'était point là, il serait dans un des meubles qui n'ont été visités que superficiellement par M. le juge de paix.

— M. de Thonnerieux avait-il l'habitude de garder chez lui des valeurs considérables ?

— Ordinairement, oui, monsieur.

— En connaissez-vous le chiffre ?

— Le chiffre exact, non.

— Et le chiffre approximatif ?

— De six à huit cent mille francs en actions et en obligations, les unes au porteur, les autres nominatives.

— Avait-il aussi des espèces, or ou billets de banque ?

— Toujours, oui, monsieur.

— Pour de grosses sommes ?

— Deux cent cinquante à trois cent mille francs environ.

— Autant que cela !...

— Souvent il avait plus.

— Le comte vous donnait-il de l'argent d'avance pour faire face aux dépenses de sa maison ?

— Oui, monsieur... le jour de sa mort j'avais dans les mains, pour cet emploi, trente-deux mille francs dont je suis prêt à rendre compte.

— C'est bien. Inutile de vous demander, n'est-ce pas, si de puis la pose des scellés rien a été soustrait ici, ou dérangé ?

— Ah ! monsieur, je l'affirme et je suis prêt à en faire serment... Depuis que le corps de mon pauvre maître est sorti de cette demeure, toutes les portes ont été fermées ; elles le sont encore, et personne n'a mis le pied dans aucune des pièces de l'hôtel... je ne parle, bien entendu, ni des chambres des domestiques, ni de la mienne.

— Ouvrez-nous donc ces portes et conduisez-nous tout d'abord dans la pièce où se trouve le meuble dépositaire, selon vous, du testament et des valeurs.

— Veuillez me suivre, messieurs...

Jérôme Villard, tirant de sa poche un trousseau de clefs, ouvrit les portes et guida les représentants de la loi dans le cabinet de travail dont les fenêtres et les volets intérieurs étaient hermétiquement clos.

Ces volets repliés, la pièce sombre devint lumineuse.

— Où est le meuble en question ? demanda le procureur de la République.

Ce fut le juge de paix qui répondit :

— Le voilà.

En même temps il désignait le cabinet italien du seizième siècle, dont tout le monde s'approcha.

— Monsieur le juge de paix, reprit le magistrat, procédez, je vous prie, à la levée des scellés...

Le juge de paix fit un signe.

L'un de ses assesseurs s'avança pour enlever le ruban de fil placé à cheval sur les deux parties qu'une ouverture devait disjoindre, et scellés avec de la cire rouge portant l'empreinte du cachet de la justice de paix.

— Conformez-vous aux prescriptions de la loi, dit le procureur de la République. Avant de rompre les scellés, assurez-vous minutieusement que les sceaux sont intacts...

L'assesseur, qui n'était plus un jeune homme, ne répondit que par un geste de respectueuse adhésion, tira de sa poche un étui, mit sur son nez ses lunettes, pour y mieux voir, et se pencha vers les cachets de cire rouge afin de se livrer à un examen approfondi.

Soudain il se redressa en poussant une exclamation.

— Qu'y a-t-il donc ? demandèrent à la fois avec anxiété les deux magistrats et le notaire.

— Voyez, messieurs... répondit l'homme, voyez vous-mêmes...

Et son doigt désignait la bande de ruban de fil.

Le procureur de la République s'approcha, se pencha comme l'assesseur venait de le faire, et ses traits exprimèrent l'étonnement et l'indignation.

— Combien j'avais raison de recommander l'obéissance aux prescriptions de la loi et d'ordonner un minutieux examen ! s'écria-t-il, ces scellés ont été violés !...

Le juge de paix et le notaire levèrent les mains vers le plafond pour témoigner de la violente émotion qu'ils ressentaient. Jérôme frissonna de tout son corps.

— Violés ! répéta-t-il. Les scellés ont été violés ! C'est impossible ! impossible ! impossible !

— Cela est cependant, monsieur ! répliqua le magistrat d'un ton sévère. Il suffira d'un coup d'œil pour vous en assurer.

Le valet de chambre, malgré son âge, ne marcha pas, bondit vers le meuble, et à son tour il se pencha.

— Oh ! mon Dieu ! bégaya-t-il en reculant comme affolé. Mon Dieu, c'est vrai !... C'est vrai !... C'est vrai !

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

Lo juge de paix et le notaire constatèrent *de visu*, l'un après l'autre, la violation des scellés.

—Je pense que vous êtes convaincu, monsieur, dit le procureur de la République au vieux domestique qui tremblait comme la feuille et qui ne put que murmurer d'une voix à peine distincte :

—Oui, monsieur... hélas ! oui... je suis convaincu...

—Vous aurez à répondre du fait de ce bris de scellés, puisque vous en étiez constitué gardien.

Sous le coup de fouet de ces paroles qui ressemblaient à une menace, Jérôme se redressa.

—Répondre de ce fait ! répéta-t-il avec une réelle dignité.

Il ajouta :

—Que croyez-vous donc, monsieur ?

—Je vois, je vois, je suis certain que vous avez mal rempli les fonctions dont vous étiez investi par la loi !... Il y a là une chose matérielle, une chose visible, tangible, indéniable par conséquent !...

—M'accusez-vous donc, monsieur ? demanda Jérôme terrifié.

—Je vous accuse tout au moins de la plus coupable négligence. Pour le reste, je fais mes réserves et je me borne à constater...

Puis le procureur de la République ajouta, en s'adressant à l'assesseur du juge de paix :

—Enlevez le scellé qui porte la trace du viol dont il a été l'objet et que le procès-verbal fasse mention de ce viol...

La voix du magistrat était épre.

Sa parole avait la froideur, la rigidité, le tranchant d'une lame d'acier bien aiguisée.

Elle causait à Jérôme une sensation de poignante douleur et d'indignable épouvante.

—Mais, monsieur, s'écria-t-il en relevant son front un instant courbé, les apparences sont fausses... La bris de scellés, qui semble évident, j'en conviens, est cependant inadmissible. Qui donc aurait pu l'accomplir ?... J'ai fermé toutes les portes, je vous le jure, j'en ai gardé les clefs, personne n'a pénétré dans cette pièce, et moi-même je n'en ai point franchi le seuil. Par qui le crime aurait-il été commis ?

—Ce serait à vous de nous l'apprendre, répliqua sévèrement le procureur de la République, mais soyez certain que nous n'aurons pas besoin de votre aide pour le découvrir !

Jérôme prit son front entre ses deux mains et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Le malheureux vieillard croyait sentir sa raison s'égarer.

—Ouvrez ce meuble... commanda le magistrat à l'assesseur qui, tirant aussitôt de sa poche un trousseau de petites clefs de toutes les formes, les présenta les unes après les autres à la serrure du cabinet italien.

Après en avoir essayé quatorze ou quinze sans succès, il en trouva une qui pénétra dans l'orifice et fit jouer le pêne.

Le meuble s'ouvrit.

Jérôme fit un pas en avant.

Son cœur ne battait plus.

Le procureur de la République visita successivement tous les tiroirs.

—Rien ! dit-il ensuite. Ni testament, ni valeurs ! Il n'y a rien !

D'une voix étranglée, à peine distincte, Jérôme demanda :

—Vous n'y trouvez pas un coffret d'argent ciselé ?

—Il n'y a rien ! répéta le magistrat.

—Mais alors on a volé ici ! s'écria le valet de chambre du comte au paroxysme de la terreur. On a volé !... Comment ?

—Vous seul aviez les clefs, interrompit le procureur de la République, et vous prétendez avoir fermé toutes les portes !

—Je le jure !... je le jure devant Dieu !...

—Je n'ai que faire de vos serments ! je vous demande compte de la manière dont vous avez rempli votre mandat de gardien des scellés... Un testament, et des valeurs représentant une somme considérable, d'après votre propre déclara-

tion, devaient se trouver dans ce meuble. Ils n'y sont pas, et les scellés ont été violés ! A qui doit incomber la responsabilité du crime, je vous le demande ?

—A qui ? répéta Jérôme avec effarement, puis, dominé par la logique implacable de la situation, il ajouta :

—Mais, alors, vous m'accusez de ce crime ?

—Qui pourrais-je accuser, si ce n'est vous ?

—Eh ! monsieur, toute une longue vie d'honnêteté et la confiance absolue que mon bien-aimé maître me témoignait plaident pour moi ! Je ne suis coupable de rien, pas même de négligence !...

—J'admets que vous ayez pu vous tromper sur l'endroit où le comte de Thonnerieux avait déposé son testament et le coffret dont vous venez de nous révéler l'existence, et nos recherches nous les feront peut-être trouver ailleurs ; seulement, pour rendre votre innocence admissible, il faudrait expliquer le bris de scellés... Qui a fait cela ?...

—Mais je ne sais pas, moi, monsieur... balbutia Jérôme avec égarement. Que voulez-vous que je vous dise ?... je ne sais rien... je ne comprends pas...

La voix du vieux domestique était déchirante ; elle faisait mal à entendre ; mais pour des gens prévenus cette émotion terrible ne prouvait rien, sinon l'épouvante. Les magistrats sont habitués à toutes les comédies, même les plus adroites, jouées par des coupables.

—Continuons... dit le procureur de la République en désignant le bureau sur lequel se trouvaient encore les lettres de faire-part dont l'une avait appris à Pascal Saunier la mort du comte de Thonnerieux.

L'assesseur s'approcha du meuble.

Le bureau avait trois tiroirs ; un au milieu, les deux autres à gauche et à droite, celui de droite nommé vulgairement *la caisse*, parce qu'il contient des cases destinées à recevoir les billets de banque, l'or et l'argent.

Ces trois tiroirs étaient munis de bandelettes de ruban de fil retenues par des cachets de cire.

La bandelette du tiroir du milieu fut reconnue intacte. Une des clefs étiquetées remises par le greffier de la justice de paix fit jouer la serrure. On se trouva en présence de papiers nombreux, qu'on feuilleta les uns après les autres, que l'on inventoria et que l'on mit en liasses.

Ces papiers n'offraient absolument rien d'intéressant.

Le tiroir de gauche, dont les scellés furent levés aussitôt après, renfermaient aussi des papiers, mais aucune trace de testament ou de valeurs.

Au moment de passer au tiroir de droite, l'assesseur s'arrêta, parut hésiter, puis après examen s'écria :

—Monsieur le procureur de la République, voilà un scellé qui sans le moindre doute a été violé comme celui du meuble italien... Les traces sont visibles. La lame de couteau passée entre la cire et le bois a produit une éraillure, et après l'opération le cachet a été mal recollé...

Le magistrat, s'étant assuré de l'exactitude de cette assertion, jeta un regard sur Jérôme.

Celui-ci, en face de cette complication nouvelle, perdait de plus en plus la tête.

—Mon Dieu ! seigneur mon Dieu, bégaya-t-il, qui donc a commis un tel crime ? qui donc s'est introduit ici ?

—Etes-vous bien certain de ne le point savoir ? répliqua le procureur de la République d'un ton d'écrasant dédain. Si vous êtes innocent, prouvez-le ! Dites-nous quel autre que vous a brisé les scellés ?

—Et si je ne peux pas le dire, parce que je l'ignore, balbutia Jérôme, c'est moi qui serai soupçonné !... Mais c'est épouvantable, cela !... Ainsi vous m'accusez d'avoir volé mon pauvre maître après sa mort, moi dont toute l'existence n'a été qu'affection et dévouement ! Fouillez ma vie, monsieur... Vous n'y trouverez aucune mauvaise action, et j'aurais attendu pour me déshonorer l'heure où mes cheveux sont blancs, où je suis prêt à suivre dans la mort mon maître bien-aimé ! Est-ce que c'est possible, cela ? Est-ce que c'est à mon âge

qu'on devient un voleur? . M'emparer d'une fortune par un crime abominable, et pourquoi faire, mon Dieu? . à quoi pourrait me servir l'argent du crime? . Oh! mon cher et vénéré maître, entendez-vous? . Votre vieux serviteur, votre Jérôme, accusé de vol!! Quo ne pouvez-vous quitter pour un instant la tombe où vous dormez... que ne pouvez-vous sortir de votre linceul... vous diriez à ceux qui m'accusent: Votre accusation s'égare! Jérôme Villard est un honnête homme! .

Et le pauvre vieillard se laissa tomber sur ses doux genoux en sanglotant.

—Relevez-vous et répondez-moi, ordonna d'un ton dur le procureur de la République.

Le valet de chambre obéit et se tint debout en face du magistrat, la tête inclinée sur sa poitrine, les yeux baissés, les bras tombant le long de son corps et les mains tremblantes. .

II

Après avoir pendant quelques secondes regardé d'un oeil sec cet affaissement physique et moral, le magistrat reprit :

—Vous affirmez de nouveau que vous avez fermé toutes les portes des appartements de l'hôtel après la mort du comte votre maître?

—Oui, monsieur, je l'affirme... murmura Jérôme, mais sa voix était si faible, que cette réponse fut plutôt devinée qu'entendue.

—Vous affirmez n'être point entré ici?

—Je l'affirme.

—Vous soutenez toujours que M. de Thonnerieux détenait par devers lui des valeurs considérables? . . .

Le vieux valet de chambre releva la tête, et sa voix devint plus ferme pour répondre :

—Quant à cela, monsieur, je ne l'affirme pas.

—Comment! Mais c'est vous-même qui nous l'avez dit tout à l'heure! . . .

—J'ai constaté une habitude de mon maître, voilà tout... M. le comte, malgré la grande confiance qu'il daignait m'accorder, ne me mettait point au courant de ses affaires d'intérêt... Je lui ai vu bien souvent déposer de l'argent et des valeurs représentant des sommes considérables dans le meuble que j'ai désigné, mais j'ignore si au moment de sa mort ces valeurs et cet argent n'avaient point été placés par lui dans quelque autre endroit inconnu de moi.

Le procureur de la République continua :

—Vous avez affirmé l'existence d'un testament fait par M. de Thonnerieux.

—J'ai dit, monsieur, qu'il était impossible que mon maître n'ait point fait de testament; je le dis encore... Ce testament doit exister... je suis convaincu qu'il existe, et je ne l'ai pas soustrait, j'en fais le serment devant Dieu... je ne l'ai pas volé! . . .

A mesure que se succédaient les questions, le désespoir et le découragement de Jérôme grandissaient.

Il voyait, il comprenait combien était grande et terrible la responsabilité pesant sur lui à raison du bris des scellés dont il avait la garde.

—Continuons, messieurs, commanda le magistrat.

On reprit l'opération de la levée des scellés, et on dressa l'inventaire du contenu de chaque meuble rigoureusement fouillé.

Quoique les derniers cachets fussent intacts, on ne trouva aucune valeur, aucun testament.

Jérôme, au comble de l'angoisse, ne pouvait comprendre ce qu'étaient devenus l'acte renfermant les dernières volontés de son maître et les capitaux que le comte avait l'habitude de garder chez lui.

—Rien! . . . Rien! . . . murmurait-il dans une sorte d'agonie morale. Il me semble que je fais un rêve affreux! . . .

Le procureur de la République s'entretint un instant avec le juge de paix et avec le notaire. Quoique tenue à voix basse, leur conversation fut très animée.

Cet entretien fini, le magistrat prit à part l'assesseur et lui donna des ordres qui furent à l'instant même exécutés.

Le premier de ces ordres était de réunir tous les serviteurs du feu comte de Thonnerieux dans la pièce où on se trouvait.

Le second était d'aller chercher deux gardiens de la paix et un fiacre.

Jérôme, écroulé sur un siège depuis qu'on ne le questionnait plus, ne voyait, n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

Il fut tiré brusquement de cette rêverie douloureuse par l'entrée des domestiques et se leva, mordu au cœur par une angoisse nouvelle. .

Pourquoi cette réunion?

Qu'allait-il se passer?

—Messieurs, dit le magistrat, je vous ai fait venir pour vous demander des renseignements.

Les domestiques se regardèrent, étonnés et inquiets, puis l'un d'eux répondit en s'inclinant :

—Nous sommes aux ordres de monsieur le procureur de la République. . .

Celui-ci reprit :

—Avez-vous connaissance qu'après la mort de M. le comte de Thonnerieux toutes les portes intérieures aient été fermées à clef par le valet de chambre Jérôme Villard?

La réponse fut unanime et affirmative.

Jérôme Villard a-t-il gardé les clefs par devers lui? poursuivit le magistrat. ?

Même unanimité dans l'affirmative.

—Savez-vous si après cette fermeture quelqu'un a pu s'introduire dans les appartements?

—Personne, monsieur.

—Aucun étranger n'a pénétré dans l'hôtel?

—Aucun... répliqua le concierge, les personnes qui se sont présentées pour un motif quelconque n'ont pas dépassé le seuil de ma loge. . .

—Et cette loge, vous ne l'avez point quittée?

—Pas une seule fois, monsieur... Depuis le jour des funérailles de notre regretté maître, je n'ai pas mis les pieds dans la rue.

—Les domestiques ont-ils une clef de sortie?

Ce fut encore le concierge qui répondit :

—Non, monsieur... C'est moi qui leur ouvre quand ils ont à sortir... Ils doivent passer devant ma loge... Il n'y a qu'une exception. . .

—Laquelle?

—Jérôme Villard possède un passe-partout qui lui permet d'entrer et sortir à toute heure de jour et de nuit, sans demander le cordon. . .

—Ah! Jérôme Villard est en possession d'un passe-partout!

—Oui, monsieur... Notre maître le voulait ainsi.

Les réponses que nous venons de reproduire étaient faites avec une franchise évidente, mais chacune de ces réponses, dont la bonne foi ne se pouvait suspecter, constituait une charge nouvelle pour le malheureux valet de chambre.

Lui seul avait fermé les portes, lui seul gardait toutes les clefs y compris celle de la pièce où le bris des scellés s'était accompli. Lui seul enfin était détenteur d'un passe-partout lui permettant de quitter l'hôtel à l'insu du concierge, fût-ce au milieu de la nuit, et par conséquent de faire disparaître avec la plus grande facilité les objets, quels qu'il fussent, dérobés par lui, de les soustraire ainsi aux recherches qui pourraient être pratiquées dans sa chambre.

Nul autre que lui, par conséquent, n'avait été à même de violer les scellés dont il était constitué gardien, et de les violer utilement.

Cette conséquence logique de tout ce qui précède s'imposait.

—C'est bien, messieurs, dit le procureur de la République, je crois que vos paroles ont été l'expression de la vérité et qu'aucun de vous n'est coupable du crime qui s'est commis ici.

—Un crime !... répétaient les serviteurs effrayés, on se regardant les uns les autres, comme au moment de leur arrivée.

—Oui, un crime odieux...

—Et c'est moi qu'on accuse de l'avoir commis ! s'écria Jérôme en délire. Deux scellés ont été brisés... deux meubles ont été ouverts... Le testament du comte et les valeurs qui devaient se trouver dans l'hôtel ont disparu... ont été volés, et le misérable qui a fait cela, l'infâme, le voleur enfin, mes amis, on dit que c'est moi !

La stupeur et la consternation se peignaient sur les visages bouleversés des domestiques.

Le vieillard continua :

—Voyons, vous me connaissez tous, vous me connaissez bien. Nous avons vécu ensemble de longues années dans cette maison que vient de mettre en deuil la mort du plus aimé, du plus vénéré, du meilleur des maîtres. J'en appelle à vous, mes amis... j'invoque votre témoignage... Y a-t-il un seul de vous qui puisse me croire coupable ? Y a-t-il un seul qui ose dire : Jérôme Villard est un voleur ?

Les domestiques allaient répondre par acclamation qu'ils croyaient fermement à l'innocence de leur vieux camarade.

Le procureur de la République ne leur en laissa pas le temps.

—Retirez-vous, leur dit-il. Dès demain, sauf le concierge, vous irez faire régler vos gages chez le notaire du feu comte de Thonnerieux et vous quitterez l'hôtel... Dès ce soir et jusqu'à nouvel ordre, des agents de la sûreté seront ici en permanence.

Jérôme, éclatant en sanglots, se laissa retomber sur la chaise qu'il avait quittée au moment où ses camarades entraient.

Le procureur de la République, se tournant de son côté, lui dit :

—Au lieu de jouer inutilement la comédie des larmes, vous feriez mieux d'entrer dans la voie des aveux...

En entendant ces mots, le vieux valet de chambre parut soudainement galvanisé.

Un brusque changement se fit dans son attitude ; sa physionomie qui tout à l'heure ne disait que l'effarement sans bornes et le plus complet abandon de soi-même prit une grande expression de dignité.

—Tout est contre moi !... fit-il d'une voix presque calme. Vous ne me connaissez pas, monsieur, je comprends que vous me croyiez coupable puisque je semble l'être... Heureusement le bon Dieu est juste et j'ai ma conscience pour moi...

Un sourire de dédain et d'incrédulité vint aux lèvres du magistrat.

À cette minute précise, deux sergents de ville, amenés par l'assesseur du juge de paix, entrèrent dans la pièce.

—Monsieur le procureur de la République, dit l'un d'eux en enlevant militairement, nous voici. Le fiacre est en bas. Que faut-il faire ?...

—Conduire cet homme au dépôt de la préfecture, rép.iqua le magistrat en désignant Jérôme, après avoir écrit quelques lignes sur une feuille arrachée de son carnet. Voici un mot pour le directeur...

—Oh ! mon cher maître, murmura le valet de chambre en s'apprêtant à suivre les agents, si vous voyez cela de là haut, que devez-vous penser de la justice humaine ! !

Une heure après, Jérôme Villard, accusé du crime commis par Pascal Saunier, était écroué au dépôt de la préfecture.

* * *

Raymond Fromental et son fils avaient parcouru les rues du village de Port-Créteil dont les principales aboutissent à la rivière, sur le chemin de halage.

Après une heure de recherches, ils étaient parvenu à trouver leur desideratum.

Ce desideratum, dont nous connaissons la modestie, consistait en une maisonnette du plus petit modèle, au fond d'un assez vaste enclos divisé en deux parties ; jardin potager pour l'utilité, jardin anglais pour l'agrément.

—Crois-tu que tu pourras travailler ici sans fatigue ? dit le père.

—Certes ! et je suis même convaincu que le travail, alternant avec les exercices du corps, promenade et canotage, me remettront rapidement...

—Te remettre ?... répéta Raymond très ému, en prenant la main de son fils. Es-tu donc réellement malade ?

—Malade, non... Mais quelquefois très faible... Des suores sordaines me mouillent les tempes, et je chancelle comme si la terre se dérobaît sous moi...

Raymond devint pâle et frissonna.

—Oh ! ne t'alarme pas ! fit vivement le jeune homme, lisant sur le visage de son père la terreur que ses dernières paroles venaient de faire naître. Ces malaises passagers, nous en connaissons la cause. Ainsi que je le disais hier, nous devons les attribuer uniquement à la croissance, et sois sûr que nous venons d'en trouver le remède.

Fromental serra silencieusement les mains de son fils, et s'efforça de rasséréner son visage, mais son trouble intérieur persistait. Paul lui expliquait en vain les symptômes inquiétants. Il ne se sentait rien moins que rassuré.

Le jeune homme, lui, se sentait très gai.

—Déjeunons-nous ici, père ? demanda-t-il.

—Oui, cher enfant, et le plus tôt possible, car il est déjà tard et tu dois mourir de faim...

—J'avoue que l'air du matin m'a donné de l'appétit. As-tu un endroit en vue ?

—Non, ma foi... Nous irons où tu voudras...

—Je te propose d'aller au restaurant de l'île... il fait très beau temps... Nous mangerons à une petite table, dehors, sous les berceaux de verdure... Ce sera charmant... Regarde, père, c'est juste en face.

—Allons au restaurant de l'île, je ne demande pas mieux, mais nous devons remonter jusqu'au pont de Créteil.

Et Paul, faisant aussitôt un porte-voix de ses deux mains unies, cria :

—Hé ! passeur !...

Deux fois de suite il répéta cet appel.

On vit alors un homme sortir d'une chaumière située sous les saules et descendre à un bateau qu'il détacha et dont il prit les rames, en répondant :

—On y va !

III

Poussé par deux bras vigoureux le bateau glissa sur la rivière ; il aborda bientôt la berge où Raymond attendait avec son fils.

—Embarquez, messieurs... dit le batelier.

Les deux promeneurs montèrent dans la barque lourde et massive qui vira de bord et retourna vers son point de départ.

Le restaurateur, gros garçon dont la face enluminée et le ventre notablement bedonnant faisaient avec une éloquence sans réplique l'éloge de sa cuisine et de sa cave, attendait les nouveaux venus sur le débarcadère.

—Ces messieurs viennent pour déjeuner ?... leur demanda-t-il.

—Telle est, en effet, notre intention... répondit Raymond, et je vous préviens que vous allez avoir affaire à des affamés...

—Tant mieux, messieurs. Déjeunez-vous en plein air ?

—Assurément ! Par ce beau soleil, ce serait un meurtre de s'enfermer.

La matinée du reste n'était guère avancée, et il est rare, dans les jours de la semaine, que les restaurants du bord de l'eau, même les plus connus et les mieux achalandés, soient peuplés, le matin, de nombreux consommateurs.

Cependant deux promeneurs entrèrent dans l'île, où ils arrivaient non pas en bateau mais par le pont.

Une servante les suivait, portant sur un plateau deux verres, un carafon rempli d'absinthe et une carafe frappée.

—Où ces messieurs veulent-ils se placer ? demanda-t-elle.

—Là, répondit l'un des nouveaux venus en désignant le

bosquet voisin de celui occupé par Raymond et par son fils qu'ils n'avaient point remarqués.

Après avoir posé le plateau sur la table du berceau indiqué, la servante reprit :

— Ces messieurs déjeuneront-ils ?

— Non, ma fille... nous ne ferons que prendre l'absinthe...

La servante retourna vers le restaurant et se croisa en route avec un garçon qui venait dresser le couvert de Paul et de Raymond.

Celui-ci, en entendant parler à côté de lui, avait tourné la tête du côté d'où venaient les voix.

Apercevant, à travers les treillages du berceau, deux visages inconnus, il s'était aussitôt remis à contempler le paysage.

Si léger qu'eût été son mouvement, il avait suffi pour attirer l'attention des nouveaux venus.

Voyant qu'ils n'étaient pas seuls, le plus âgé des deux fit un signe d'intelligence à son compagnon.

Celui-ci inclina la tête et répondit par un clignement d'yeux qui signifiait de la façon la plus claire :

— Soyez paisible... j'ai vu... j'ai compris...

Fromental et son fils avaient repris leur conversation sur le site qui les charmait, mais l'entretien fut interrompu par l'arrivée du garçon venant placer sur la nappe bien blanche, du beurre frais, des radis roses, un pain, un poulet froid doré et appétissant, et la bouteille de vieux vin de Beaune constituant le premier acte du repas.

Le père et le fils mouraient de faim.

Ils le prouvèrent en attaquant de façon vigoureuse les hors-d'œuvre, et le bruit des mâchoires remplaça momentanément celui des paroles.

Les deux nouveaux venus, tout en préparant leur absinthe, causaient, mais quoi qu'ils eussent eu soin de mettre une sourdine à leurs voix, en apparence du moins, une grande partie de ce qu'ils disaient n'en arrivait pas moins à Raymond, dont l'ouïe était d'une délicatesse prodigieuse et qui d'ailleurs, par habitude professionnelle, écoutait.

Paul, lui, n'entendait absolument rien.

Nous devons ajouter que, placé en face de son père, il se trouvait plus éloigné des causeurs. Son oreille, en outre, ne possédait point la finesse exceptionnelle de celle de Raymond.

Enfin il n'écoutait guère.

— Oui, cher docteur, disait le plus jeune des buveurs d'absinthe en continuant la conversation commencée, je vous l'affirme, vous avez assez d'autorité dans le monde de la science pour vous créer à Paris, à bref délai, une clientèle de premier ordre, et si nombreuse que c'est à peine si vous y pourrez suffire...

— J'en accepte l'augure, mon cher Pascal, répondit le second des inconnus, je vous le répète, je veux être ce qu'en France on appelle un *spécialiste*... Je veux combattre et vaincre une des maladies les plus redoutables, et les plus répandues de notre époque, celle dont je vous expliquais l'autre jour les origines, les développements et les conséquences, l'ANÉMIE !...

En entendant ce dernier mot, Raymond, qui n'avait écouté jusqu'alors que d'une façon inconsciente et distraite, devint singulièrement attentif.

L'anémie ?

C'était le mal dont il supposait son fils atteint, et qui lui causait de si grandes inquiétudes.

Nos lecteurs ont reconnu déjà dans les nouveaux venus au res taurant de l'île, les deux libérés de la maison centrale de Nîmes, Pascal Saunier et Jacques Lagarde, ou pour mieux dire, le docteur américain Thompson et son secrétaire Pascal Rambert.

En public, et partout où ils supposaient qu'on pouvait les entendre, ils se parlaient non seulement de façon à ce qu'aucune de leurs paroles ne pût les compromettre mais encore de manière à s'asseoir de plus en plus dans leurs rôles, et à faire de la réclame au futur spécialiste.

Le docteur reprit :

— Certes, l'anémie n'était point un mal inconnu avant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et la preuve c'est que plusieurs auteurs en ont parlé en l'appelant successivement *lypémie*, *panlypémie*, *spanémie*, *chlorose*, et on lui donnait encore d'autres noms, ce qui ne pouvait qu'amener une regrettable confusion et égarer les recherches de la science, mais il est certain que ce mal, pour n'être point d'origine essentiellement contemporaine, a singulièrement grandi de nos jours, favorisé par les circonstances et les milieux dans lesquels il se développe...

Raymond écoutait toujours, sans que Paul s'aperçût de l'attention prêtée par son père à l'entretien des deux inconnus.

— Ou je me trompe fort, fit observer Pascal, ou l'âge de puberté doit être essentiellement favorable à l'apparition ou au développement de l'anémie.

— Vous ne vous trompez pas, répondit le docteur, car c'est à l'époque où le corps prenant son développement aurait le plus besoin de fortifiants et de repos qu'on l'épuise, par des excès de travail. Les travaux sédentaires, les études forcées produisent tout particulièrement l'anémie... Les penseurs, les étudiants, en sont plus menacés que l'homme livré par état à de durs et fatigants travaux manuels.

— Vous admettez en principe l'emploi du fer pour arriver à la guérison de cette terrible maladie ?...

— Assurément, je l'admets ; le fer étant partie constituante des globules rouges qu'on trouve dans le sang, l'absorption des ferrugineux, cela est clair, ne peut que fortifier les globules, mais les résultats sont d'une lenteur parfois bien décourageante pour le malade...

« A mon point de vue, la *manganèse* est cent fois, mille fois préférable aux ferrugineux, sa puissance est véritablement inouïe, et c'est à son emploi, joint à celui de cette plante rare des tropiques dont mon vieux maître, le docteur John Byrr, m'a révélé l'existence et démontré les effets presque miraculeux, que je compte pour acquérir en France une renommée solide.

Jacques se rapprocha de Pascal et lui glissa dans l'oreille tout bas, si bas, que Raymond ne put entendre, ces mots :

— Renommée qui nous permettra de vaquer en paix à nos occupations sérieuses.

Pascal sourit, puis demanda :

— Comment pourrez-vous, à Paris, vous procurer la plante aux effets merveilleux ?

— Elle n'est point introuvable, malgré son prix élevé. On l'emploie dans la préparation de certains médicaments, mais on ignore absolument ses vertus contre l'anémie... vertus qu'elle doit surtout à une préparation chimique que j'opérerai moi-même, car je compte bien installer dans mon hôtel un laboratoire... Quant à la plante, je la ferai venir par quantités, soit du Havre, soit de Marseille, où elle arrive directement.

— Combien estimez-vous qu'il vous faudra de temps pour triompher de l'anémie par vos nouveaux moyens curatifs ?... reprit Pascal.

— Six mois au plus pour une anémie grave. Deux ou trois mois à peine pour une anémie secondaire... répondit Jacques. Tenez, ajouta-t-il, en désignant de la main le bosquet où se trouvaient Raymond et Paul, vous voyez à travers les feuillages ce jeune homme qui déjeune là, tout près de nous, en compagnie, probablement, de son père...

— Oui... Eh bien ?...

Raymond avait entendu.

Une angoisse indéfinissable s'empara de lui.

Son cœur se serra.

Sa respiration sembla s'arrêter, et tous ses sens se concentrèrent momentanément en un seul : l'ouïe !...

— Eh bien ! répliqua le docteur Thompson, ce jeune homme est absolument anémique...

Fromental sentit un frisson courir sur sa chair, comme s'il venait d'entendre sonner un glas funèbre.

Jacques poursuivit :

— Chez lui, le mal est récent, mais il a pris très vite des proportions d'une gravité singulière... Si rien n'arrête le développement du mal, sa vie est en danger...

—Sur quoi fondez-vous votre diagnostic ? A quoi reconnaissez-vous que cet adolescent est atteint d'anémie ?

—Tout d'abord à son teint. Ce visage pâle, ces joues d'un ton d'ivoire, ces lèvres décolorées, sont des symptômes auxquels, avec un peu d'expérience, il est impossible de se tromper. Ce jeune homme a beaucoup travaillé déjà et, sans le moindre doute, il travaille encore au delà de ses forces... Il se surmène. Le péril est là... et ce péril est grave... très grave... A la place du père, je tremblerais... Mais le père, probablement, ne voit rien.

Tout le sang de Raymond se glaça dans ses veines.

Pendant quelques secondes le malheureux fut au moment de défaillir, mais il eut l'énergie de prendre sur lui-même et de se reconquérir assez vite pour que Paul ne s'aperçut pas de son trouble.

De nouveau, il écouta :

—Et cependant, continuait le docteur, si menaçante que soit la situation, j'ai la ferme confiance, j'ai la certitude absolue qu'il me suffirait de quatre mois pour rendre à ce jeune homme la santé, pour faire circuler un sang riche et généreux dans ces veines appauvries, pour mettre du rose sur ces joues blêmes et de l'incarnat sur ces lèvres blanches ! pour produire un miracle enfin, car raviver cette lampe qui s'éteint faute d'huile, pour tout autre que moi serait chose presque impossible !...

Raymond, brusquement, quitta son siège.

Ce qui se passait en lui, dans ce moment, ne pourrait se décrire.

Il allait s'élançer vers l'homme dont les paroles retentissent au plus profond de son cerveau et de son cœur.

La voix de Paul l'arrêta.

—Père, lui demandait le jeune homme, qu'avez-vous ?...

Pour la seconde fois Raymond reprit possession de lui-même.

—Je n'ai rien, mon enfant, répondit-il d'une voix presque alme. Je voulais appeler...

—Vous faut-il quelque chose ?

—Oui... du vin... tu vois, notre bouteille est vide.

—Justement, voici le garçon qui vient de notre côté... Garçon, donnez-nous, s'il vous plaît, une autre bouteille...

—Du même vin, monsieur...

—Oui, du même, n'est-ce pas, père ?

Raymond approuva du geste, et le garçon se mit en devoir d'exécuter l'ordre donné.

IV

L'entretien avait continué sous la tonnelle voisine.

Pascal le termina par ces mots :

—Votre succès est assuré, cher docteur, et si vous n'étiez riche et célèbre déjà, votre fortune et votre réputation seraient certaines...

—J'en accepte l'augure... répondit Jacques. Achevons notre synthèse et allons déjeuner.

—Nous avons du temps devant nous... Il n'est que onze heures et nous serons vite arrivés...

En ce moment le garçon reparut, apportant la bouteille de Paul de Beaune et le dessert du père et du fils.

Raymond ne voulut pas laisser soupçonner à Paul tout ce qu'il y avait de douleur au fond de son âme.

Il se mit donc à causer avec une animation fébrile et une gaieté factive, tout en jetant de fréquents coups d'œil aux deux convives, afin de s'assurer qu'ils ne se levaient point encore pour partir.

Le déjeuner se termina.

—Redescendrons-nous à pied jusqu'à Charenton, père ? demanda Paul.

—Cela dépend de toi... Si tu ne te sens pas trop fatigué, je chercherai très volontiers...

—Je n'éprouve aucune fatigue... Je ne reculerais point de la double de chemin, et je crois que l'exercice est très bon pour moi...

—Tu as raison... Donc, c'est entendu. Nous marcherons en attendant un cigare...

—Un cigare ! répéta Paul étonné.

—Pourquoi non ?

—C'est vrai, pourquoi non ? Si j'ai été surpris, c'est que tu fumes si rarement...

—Une fois n'est pas coutume... Aujourd'hui, dans la campagne, au grand air, un cigare me fera plaisir...

—C'est que je n'ai point de cigares...

—Il y en a sans le moindre doute au restaurant... Voici mon porte-monnaie, va payer l'addition de notre déjeuner et rapporte des cigares...

—Oui, père...

Paul prit le porte-monnaie et se dirigea vers le restaurant.

A peine avait-il fait vingt pas dans l'île que Raymond se dressa vivement, et, tournant autour de la tonnelle qu'il venait de quitter, il pénétra dans le bosquet où se trouvaient le docteur Thompson et son secrétaire Pascal Rambert.

Les deux hommes le regardèrent avec un étonnement qui n'était point joué.

—Pardonnez-moi, monsieur, de venir ainsi me présenter à vous au mépris de toute convenance, leur dit Raymond d'une voix qu'étranglait l'émotion, mon indiscrétion et mon importunité ont une excuse... il s'agit du seul bonheur de ma vie... et vous le tenez dans vos mains...

—Expliquez-vous, monsieur, je vous prie... fit Jacques avec une politesse froide.

—Je déjeunais sous la tonnelle voisine de celle-ci, ce qui est arrivé jusqu'à moi de votre conversation m'a révélé que vous étiez médecin, et que votre science était profonde...

—Je suis médecin, monsieur, c'est vrai...

—Tout à l'heure vous regardiez mon fils, et en parlant de lui, de son état de santé, vous avez prononcé des paroles équivalant à une condamnation...

—Ah ! monsieur, répliqua Jacques d'un ton de regret, combien je suis désolé d'avoir parlé assez haut pour être entendu de vous !... je vous supplie de me pardonner.

—Ah ! monsieur, je bénis Dieu de vous avoir entendu !... Mon fils est anémique, avez-vous dit ?...

—Je l'ai dit, et cela n'est que trop vrai...

—Moi, reprit Raymond, je soupçonnais le mal, mais sans me douter de sa gravité... Vous, monsieur, du premier coup d'œil vous avez constaté le péril mortel, mais en ajoutant que vous auriez la certitude d'amener la guérison en moins de quatre mois par l'application du système que vous expliquiez à monsieur...

—J'ai cette certitude, en effet.

—Eh bien, monsieur, je viens à vous, suppliant. Ne repoussez pas ma prière !... Soignez mon fils, mon unique enfant, guérissez-le et demandez-moi tout ce que je possède, je vous le donnerai sans regret...

Avec son talent habituel de comédien, Jacques Lagarde joua l'émotion de manière à tromper l'observateur le plus sagace.

—En vérité, monsieur, dit-il, voilà une rencontre tout à fait inattendue ! Ce client, mon premier client français ! qui m'arrive dans des circonstances si singulières, me paraît pour l'avenir d'un très heureux augure... Je consens à soigner votre fils... mais à une condition...

—Laquelle, monsieur ? laquelle ? s'écria Raymond, quelle qu'elle soit, elle est acceptée d'avance...

—Cette condition, c'est que mes soins seront gratuits. J'agirai pour l'amour de la science et de l'humanité... Cette cure prouvera d'ailleurs aux médecins français, mes collègues, que, si je suis un homme de progrès, c'est en m'appuyant sur des faits prouvés et non sur de vaines théories... Comptez sur moi, monsieur, je traiterai votre fils et je le guérirai... Mais mon installation à Paris n'est point achevée... C'est dans huit jours seulement que je pourrai vous recevoir...

Pascal Saunier tira de son carnet un carré de papier sur lequel il écrivit un nom, un nom de rue et un numéro.

Pendant ce temps Raymond adressait ses actions de grâces à Jacques Lagarde.

—Oh ! monsieur, disait le pauvre père dont la douleur était un peu calmée, mais dont l'émotion restait profonde, guérissez

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

mon enfant, et en échange de sa guérison, puisque vous refusez d'accepter le peu que je possède, demandez-moi ma vie !

— Votre vie ! répéta Jacques en riant. J'espère bien qu'elle se prolongera longtemps, très longtemps, afin que vous soyez heureux auprès de votre fils guéri...

Pascal avait achevé d'écrire sur le carré de papier.

Il le tendit à Raymond qui le prit et lut tout haut :

— *Monsieur le docteur Thompson. En son hôtel. Rue de Miromesnil, numéro 51.* »

Jacques poursuivit :

— Venez dans une huitaine de jours, et d'ici là pas un mot à votre fils... il est plus qu'inutile de l'inquiéter, vous devez le comprendre...

— Je le comprends, monsieur et je n'aurai garde de commettre cette imprudence !... Merci encore !... merci de toute mon âme.

Paul revenait.

Raymond serra l'adresse du docteur dans son portefeuille, prit son chapeau, salua une dernière fois le médecin et son secrétaire, puis il marcha vivement à la rencontre de Paul.

— J'ai payé, père... dit celui-ci, et voici des cigares... de beaux *londres*, bien secs... On ne croirait jamais qu'ils sont de la Régie ! ajouta-t-il en riant.

Raymond choisit un cigare et l'alluma.

Le batelier se trouvait en ce moment sur l'embarcadère.

— Vous allez nous passer, poursuivit le jeune homme en s'adressant à lui.

— Tout de suite, entrez dans le bachot...

Le père et le fils embarquèrent, et quelques minutes plus tard ils mettaient pied à terre sur le chemin de halage qui devait les conduire au pont de Charenton, route suivie par eux pour venir...

Tout en marchant Raymond examinait son fils à la dérobée et constatait, l'un après l'autre, les symptômes signalés par le docteur Thompson.

Pauvre père ! Malgré les promesses rassurantes du médecin américain, il lui semblait par instants voir le jeune homme étendu dans un cercueil, et il avait besoin de faire appel à toute son énergie pour empêcher ses larmes de jaillir.

Puis à ces minutes de découragement amer une lueur d'espérance succédait, et Raymond regardait le docteur Thompson comme un sauveur envoyé par la providence.

Pascal et Jacques, restés seuls sous leur tonnelle, s'étaient remis à causer.

— Pardieu, cher docteur, disait à son compagnon l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux, sais-tu que c'est stupéfiant ! Avant même d'avoir ouvert boutique de santé, te voilà déjà des acheteurs sur la planche !... C'est une chance de... pendu !

— Au point de vue de la publicité, l'affaire est bonne... répliqua Jacques. Je guérirai ce jeune anémique, et le bonhomme de père ira partout chanter mes louanges et vanter mon mérite... La réclame parlée est la meilleure de toutes... On se défie parfois de l'autre, sachant qu'elle est payée, jamais de celle-là, qu'on doit supposer gratuite par conséquent sincère !

— Tu as raison, mon cher docteur ; je bois à la réclame parlée...

Et Pascal dégusta une gorgée du mélange préparé avec art qui mettait dans son verre des reflets d'opale.

A ce moment un homme d'aspect singulier, plus que pauvrement vêtu, après avoir amarré au tronc de l'un des saules penchés sur la rivière un vieux bachot aux trois quarts pourri, sauta lestement à terre et gravit la berge de l'île.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, vit Pascal et Jacques attablés sous leur berceau de verdure et se dirigea vers eux.

Ce nouveau venu, à la figure complètement imberbe, paraissait avoir dix-huit ou dix-neuf ans.

Ce jeune homme aux traits irréguliers, à la physionomie insouciant et gouailleuse, offrait un de ces types qu'on ne rencontre guère que dans les bals de barrière et les caboulots des quartiers excentriques. Cependant, somme toute, il n'avait point du tout mauvaise figure.

Arrivé près de la petite table qui supportait les verres presque vides de Jacques et de Pascal il fit halte et, touchant de deux doigts la visière de sa casquette, en élevant son coude à la hauteur de son épaule, ce qui constituait selon lui un salut de haut goût, il dit d'une voix grasseyante et traînarde :

— Pardon, excuse, messieurs... Voudriez-vous avoir la bonté, si toutefois c'était un effet de la vôtre, de me donner la valiscence de pincer une chimique à votre godet ? Histoire d'en griller une...

Et il désignait le porte-allumettes de faïence posé sur le plateau.

— Prouez... répondit Pascal en poussant de son côté ce porte-allumettes, et en examinant avec attention et curiosité le bizarre personnage que nous venons de décrire.

Le quémandeur tira de sa poche un bout de cigare aux deux tiers fumé (ce que, dans le langage populaire, on appelle un *mégot*) prit une allumette qu'il enflamma en la frottant par un geste d'une *voyouterie* très crâne sur le fond de son pantalon, et alluma le fragment de *londres* ou de *trabucos* dont il n'était assurément propriétaire que de seconde main.

Il en tira quelques bouffées de fumée avec une satisfaction manifeste, salua comme il avait fait au moment de son arrivée en touchant de deux doigts la visière de sa casquette, tourna sur ses talons et se dirigea vers l'établissement du restaurateur.

Mais à peine avait-il parcouru un espace de quinze ou vingt pas qu'il s'arrêta, fit volteface et reprit le chemin du bosquet qu'il venait de quitter.

— Drôle de type ! murmura Jacques Lagarde qui ne l'avait pas perdu de vue et qui le voyait virer de bord. Le voilà qui revient... Que diable peut-il nous vouloir encore ?

La curiosité du médecin ne devait point tarder à être satisfaite.

Le fumeur de bouts de cigares s'était arrêté de nouveau en face des deux amis, et après avoir esquissé pour la troisième fois son salut caractéristique, formulait cette question :

— Ces messieurs n'auraient pas, des fois, l'idée d'acheter une friture de Marne ?... Queq'chose de bien...

— Etes-vous donc pêcheur ?... demanda Pascal.

— Oui, m'sieu... et m'en fais honneur et gloire...

— Pêcheur à quoi ?... au filet ?

— A la ligne, m'sieu... c'est de la ligne que je pince... et sans me vanter, pour ce qui est du maniement de l'objet, je ne crains personne...

V

— Et, continua Pascal, vous prenez assez de poisson à la ligne pour offrir de nous vendre une friture ?

— J'en ai déjà vendu une ce matin, m'sieu... répondit l'original personnage, j'en ai une à vendre présentement, et j'espère bien que ce soir j'en aurai encore une autre, et p't-être deux...

— Alors la pêche est votre métier ?

— C'est mon métier et c'est mon plaisir... je pêche amateur parce que ça me fait rigoler de sentir le goujon ou le carpe frétiller au bout de mon crin et de voir le bouchon frapper des têtes... et je pêche en pêcheur parce que ça me procure le moyen de boulotter et de me payer, quand il fait soleil un petit litre de reginglard... Et allez donc, turlurette ! V'là la mon caractère !... Turlurette, allez donc !

— Alors, reprit Pascal en riant, c'est une occupation à deux fins... Votre amusement vous fait vivre.

— Oui... dans la saison... quand ça mord.

— Et, quand ça ne mord pas ?

— Quand ça ne mord pas, je fais autre chose.

— Vous avez un état ?

— Un état ?... Oh ! la ! la !... Mince d'état ?... Point besoin d'état pour occuper agréablement Bibi... Je flâne... j'étudie la nature...

Jacques et Pascal ne purent comprimer un éclat de rire. Le langage de leur interlocuteur les mettait en gaieté.

—Vous flânez... vous étudiez la nature... répéta Jacques.

—Oui, m'sieu... la belle nature...

—Mais alors vous avez des rentes?...

—Tout juste celles que me rapportent mes asticots et mes vers rouges...

—Dans ce cas vous ne devez pas manger souvent à votre appétit...

—L'appétit!... un mot qui a l'air de quelque chose et qui ne veut rien dire! répliqua le jeune pêcheur en haussant les épaules. On conforme la capacité de son estomac à l'état de sa bourse! Quant j'ai pas un radis je serre d'un trou ma sous-ventrière et je n'ai pas faim... Quand les fritures ont donné ferme, je me paye un *frichti* à tout casser! Ça fait une moyenne, comme dit c't'autre... Faut être philosophe!...

—Et vous l'êtes, dit Pascal.

—Tout de même... et regardez, m'sieu... vous verrez que la philosophie ne me maigrit pas trop...

En disant ce qui précède, le jeune pêcheur cambrait sa taille, étalait son torse, montrant une poitrine large, des biceps sérieux et une figure de prospérité.

—En effet, reprit Pascal, vous n'avez point du tout la mine d'un homme nourri de privations... Ce qui n'empêche pas que, pour demander toutes vos ressources à la pêche à la ligne, dont le produit doit être en somme assez maigre, il faut vous supposer incapable d'autre chose, ou conclure que vous êtes un paresseux...

—Incapable ou paresseux! s'écria le philosophe avec un geste d'une dignité comique. C'est bientôt dit! Pour sûr et pour certain que je n'ai pas d'état, mais je ne demande quoi que ce soit à quiconque... Je vis de mon travail... Papa veut t me faire cordonnier... le ligneu ne me disait rien... Je cousais les empeignes à l'envers. J'ai des idées d'indépendance. Je tiens à être mon maître, et j'adore la campagne et la pêche à la ligne... Vous voyez comme ça s'enchaîne. J'ai lâché la cordonnerie pour un vieux bachot, et je boulotte en liberté jusqu'au jour où j'hériterai...

—Ah! ah! fit Pascal. Vous avez des espérances d'héritage!

—Je vous crois, que j'en ai, mon petit père? répliqua le pêcheur qui se familiarisait notablement, et en attendant que l'héritage, je me suis dit: "Tu sais, mon vieux, faut pas t'esquinter le tempérament à turbiner... C'est ça qui serait bête! Flâne tout à ton aise, étudie la belle nature et taquine le goujon... Ça te fera un petit sort assez gentrouillet... Coupe à droite ou à gauche, où ça se trouvera, sur un train de bois, sur un tas de foin, dans un bachot, dans une carrière, sur un pont, n'importe où! Après avoir fichu la misère, le plume de l'héritage te paraîtra plus doux et les jaunets de vingt francs que tu dois empocher un jour te feront effet d'en valoir quarante." Alors moi j'ai trouvé un truc...

—Un truc?... répéta Jacques Lagarde.

—Oui, m'sieu... et pas bête du tout... jugez-en: J'exploite honnêtement l'amour-propre du pêcheur parisien... Quand il a rien pris, et qu'il ne veut pas revenir bredouille, lui qui est le malin avec ses amis et connaissances, j'ai toujours une friture à lui vendre... et je vous prie de croire qu'il me débête un bon prix... Tant pour les trois douzaines de goujons, tant pour la vanité, et ce ne sont pas les goujons qui se vendent le plus cher!... je ne mange pas à ma faim tous les jours, disiez-vous tout à l'heure; il est certain que, des fois, l'attente est maigre, c'est un bien pour un mal... Ça me fait trouver encore meilleurs les bons beefsteaks aux pommes et les fines côtelettes aux cornichons qui m'arriveront plus tard... quand je serai riche... quand j'aurai palpé mon héritage...

—Alors l'héritage dont vous parlez n'est point une plaisanterie? demanda Pascal Saunier.

—Une plaisanterie!... répéta le pêcheur scandalisé, plus étonné! Je vous prie de croire que c'est sérieux! Les roules derrière et les jaunets grouilleront dans mes goussets comme les asticots dans ma boîte de forblanc. J'en aurai tant

que je n'en saurai quo faire!... En attendant, inutile de me fatiguer au travail, pas vrai? Je suis un flâneur, un loupeur, un vagabond, possible, mais je défile quiconque de m'appeler canaille, car je ne fais de tort à personne... Quand l'envie de fumer me prend, je ramasse des bouts de cigares; c'est glaner, ce n'est pas voler... Je possède ma propre estime, et soyez paisible, mes bourgeois, j'aurai aussi l'estime des autres, quand on saura que j'ai des rentes... J'en connais des flottes qui ne me regardent pas aujourd'hui et qui me salueront très bas!...

—C'est bien pour l'avenir, fit observer Jacques Lagarde, mais votre père et votre mère, qu'est-ce qu'ils pensent de votre existence actuelle?...

—P'pa, c'est un brave homme, mais qui a des idées obtuses, répondit le jeune pêcheur, m'man, c'est une brave femme, mais qui n'a pas pour deux sous de jugeotte, et qui subit l'influence des idées bêtes de papa... c'est des arriérés, voyez-vous... y sont pas de leur époque... p'pa n'a jamais voulu comprendre qu'un jeune homme a besoin de sa liberté... Commissionnaire de son état, toute la semaine il s'esquinte avec son crochet... le lundi, pour se distraire, il se boissonne jusqu'à plus soif, et il se flanque des plumets de soulographie que le diable en prendrait les armes!... Les hommes qui se pochardent et qui tapent sur leurs femmes quand ils sont dans les vignes, j'aime pas ça! papa battait maman tous les lundis soirs, régulièrement, et comme je n'aurais pu défendre maman qu'... tapant sur papa, ce qui n'aurait point été à faire, j'ai lâché la baraque et joué la fille de l'air... Les deux vieux, à l'heure qu'il est, ne savent pas ce que je suis devenu, ni si je suis vivant ou défunt... Tout ça n'empêche que je les aime bien tout de même, et quand j'aurai touché mon héritage ils en auront leur part, je vous en fiche mon billet...

Le jeune pêcheur s'interrompit pour souffler, puis il reprit:

—Mais je suis là que je bavarde, et c'est point de ça qu'il s'agit... m'achetez-vous une friture?

—Non, mon garçon, répondit Jacques en souriant. Nous ne saurions qu'en faire...

—C'est regrettable... Alors je vais la vendre au patron du restaurant...

—Une minute donc! fit Pascal. Vous êtes libre comme l'air et rien ne vous presse. Quel âge avez-vous?...

—Dix-neuf ans...

—Cet héritage dont vous parlez toujours, quand le touchez-vous?

—Quand je serai majeur.

—De qui vous viendra-t-il l'héritage en question? D'un parent riche, sans doute?

—D'un parent riche? Ah bien oui! à part p'pa et m'man qui sont sans le sou, je n'ai pour tout parent qu'un oncle... il tire le cordon rue Lepic, à Montmartre, mon oncle! Ça lui serait bigrement difficile, au pauvre cher homme, de me laisser un fort sac... Car il sera fort, le sac! je ne sais pas le chiffre au juste de ce qu'il y aura dedans, mais ça se comptera par paquets de billets de mille...

—Enfin, cette fortune, poursuivit Pascal, si ce n'est de l'un des vôtres, de qui diable la recevrez-vous?

—Vous n'allez pas me croire, tant c'est drôle!... et pourtant c'est la vérité, tout ce qu'il y a au monde de plus vrai!...

—Je vous assure que nous vous croirons...

—Eh bien! elle me viendra tout uniment de la chance que j'ai eu de venir au monde le 10 mars 1860.

Jacques et Pascal, en entendant ces mots, tressaillirent et échangeèrent un regard significatif.

—Ah! vous êtes né le 10 mars 1860? reprit Pascal.

—Oui, m'sieu... ce qui fait que j'ai amené ce jour-là un numéro gagnant à la loterie de l'hasard. Et nous sommes comme ça six dans Paris qui, sans le savoir, avons eu la veine de piger les bons billets... les billets qui rapporteront de la douille, le jour de Sainte-Touche!...

Cette dernière phrase éclairait la situation.

Pascal et Jacques ne pouvaient plus douter.

Ils se trouvaient en présence de l'un des enfants dont le comte de Thonnorieux, par le testament qu'ils connaissaient, croyait avoir assuré la fortune.

Or, cet enfant était certainement celui-là même qui, d'après les notes prises par Pascal, avait depuis longtemps déjà quitté sa famille désespérée par sa conduite ou plutôt son inconduite, Prosper-Jules Boulenois, le fils de Gratien Boulenois, le commissionnaire.

—Mais c'est tout un roman, ce que vous venez de raconter là ! dit Jacques au pêcheur.

—Pour sûr, m'sieu, ça ressemble à un roman, répliqua celui-ci. Mais ce n'en est pas moins une histoire véridique. . . Je suis un propriétaire futur, tel que vous me voyez et quoique je n'en aie point l'air... Je suis doté d'un fort capital et j'ai là-dedans un laissez-passer pour arriver chez le donateur ou le notaire qui doit me coller ma part du magot le jour de mes vingt et un ans.

En disant ce qui précède, Jules Boulenois, car en effet c'était bien lui, avait déboutonné sa chemise de laine et exhibait un petit sachet de drap en forme d'amulette ou de scapulaire, suspendu à son cou par un cordon solide et reposant sur sa poitrine.

Une lueur s'alluma dans les prunelles de Pascal et de Jacques, tandis que leurs yeux se fixaient sur ce sachet qui sans le moindre doute renfermait une des médailles commémoratives dont le testament du feu comte faisait mention.

A coup sûr, une des faces de cette médaille portait les mots détachés dont la réunion avec les mots des autres médailles devait donner la clé du mystère, vainement cherché à la Bibliothèque nationale dans le *Testament rouge*.

Pascal, affectant un air calme que démentait le feu de son regard, demanda :

—Quel est donc ce laissez-passer ?

—Une médaille, m'sieu.

—Une médaille d'argent, de bronze ou de plomb ?

—Mieux que ça ! Une médaille en or, en vrai or, contrôlé à la Monnaie, et qui vaut au moins cent trente francs au poids ! Faudrait manquer de jugeotte pour ne point comprendre que si j'ai gardé jusqu'à présent un pareil bibelot sans le bazarder ou sans le porter au clou, c'est qu'un jour qui sera, il vaudra plus de mille fois son poids !

—Je crois, mon brave garçon, que vous vous moquez de nous, dit avec un rire forcé Pascal dont les yeux étincelants auraient voulu lire à travers l'étoffe les mots gravés sur la médaille.

—Me moquer de vous ! fit Jules Boulenois. Par exemple ! !

—Prouvez-nous le contraire. . .

—Comment ?

—Montrez-nous l'objet.

—Oh ! ça, par exemple, impossible !

—Pourquoi, impossible ? . . .

—Le drap est cousu. . .

—On pourrait le découdre. . .

—Jamais de la vie ! ! C'est un fétiche qu'il faut tenir à l'ombre. . . il a peur du jour. . . C'est le nanan à Bibi. . . Personne ne pourra se vanter de l'avoir vu avant le notaire ! . . .

Jules Boulenois replaça le sachet sur sa poitrine et rattacha le bouton de sa chemise.

Pascal et Jacques échangèrent un nouveau coup d'œil.

—Eh bien ! mon garçon, dit Jacques, bonne chance à votre fortune ; seulement, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

—Tout de même. . . Ça n'engage à rien. . .

—Eh bien ! si vous tenez à hériter, faites-vous un intérieur, car en dormant comme vous en avez l'habitude sur les trains de bois, dans les carrières, sous les ponts, endroits mal fréquentés la nuit, vous risquez fort de vous faire voler votre médaille.

—Celui qui la volerait aurait beau la présenter à ma place, il n'hériterait pas. . .

—Sans doute, mais il pourrait la vendre et vous ne la retrouveriez jamais. . .

—Personne ne sait que je la possède. . . Je vous en ai parlé, à vous, parce qu'on voit tout de suite à qui on a affaire, mais je n'en souffle mot à quiconque. . . Est-ce que j'ai l'air, avec mes frusques de quatre liards, d'un particulier qui porte à son cou une roue de derrière tout en or ? . . . J'ai l'air d'un sans le sou. . . A qui l'idée de me dévaliser viendrait-elle ? . . . je me le demande. . .

—C'est vrai. . . ils est certain que vous ne risquez pas grand' chose. . . Et vous avez établi votre domicile de ce côté ?

—Pour le moment. . . Pendant que ça mord, j'y reste. . . Quand ça ne mord plus on Marne, je descends en Seine. . . Comme ça, je varie mes plaisirs. . .

Une voix tonnante vint interrompre la causerie que nous sténographions fidèlement.

C'était celle du restaurateur.

—Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu fiches par ici, toi *La Fouine* ? s'écria cet industriel en s'adressant à Jules Boulenois. Tu viens encore raser les consommateurs, fainéant ! !

—Raser ! répéta le jeune homme, ah ! bourgeois, si on peut dire ! ! Je proposais tout simplement une friture à ces messieurs. . .

—Tu as pris du poisson ?

—Pas mal.

—Qu'est-ce que tu as ?

—A peu près deux livres de goujons et trois livres de carottes. . .

—Porte ça à la cuisine. . . j'irai te payer. . .

VI

Jules Boulenois se tourna en riant vers Pascal et Jacques.

—Eh bien ! vous voyez, leur dit-il, ma philosophie, la v'la ! Hier, ça ne mordait pas, et je n'ai tortillé qu'un chiffon de pain et une croûte de fromage. . . Aujourd'hui, ça a mordu, et je vais me payer une entrecôte aux pommes avec une demie de vin blanc. . . Et allez donc turlurette ! Turlurette allez donc !

Et après avoir fait son salut habituel en touchant de deux de ses doigts la visière de sa casquette, il s'élança vers la berge afin de prendre dans la *boutique* de son bachot le poisson qu'allait lui acheter le restaurateur de l'île.

Celui-ci était retourné à son établissement.

Pascal saisit la main de Jacques.

—Que penses-tu de notre veine ? dit-il à voix basse. . . En voilà déjà un qui ne nous aura pas donné beaucoup de peine à chercher ! Nous le retrouverons ici facilement. . . Il nous fait sa médaille ! . . .

—Silence ! répliqua Jacques, en voyant revenir le jeune homme, portant dans une poche en filet sa pêche vivante et frétilante.

Boulenois ou la *Fouine*, comme l'appelait le restaurateur, passa près d'eux en courant et disparut.

Tandis qu'avait lieu dans l'île ce que nous venons de raconter, Raymond Fromental et son fils se dirigeaient en causant vers le pont de Charenton.

—Ainsi, père, disait Paul, tu désires que demain, de bonne heure, je vienne m'installer avec Madeleine dans la petite maison que tu as louée ?

—Oui, mon cher enfant, car étant moi-même obligé de m'absenter dès le matin, je serai très content de vous savoir ici. . . Je crois même que je ferais bien d'expédier Madeleine en avant, ce soir, pour tout préparer. . .

Après quelques secondes de silence, Raymond reprit, sans un nuance d'embarras que trahissait sa voix mal assurée :

—Je veux maintenant te parler d'une chose qui te concerne et qui me préoccupe beaucoup. Depuis deux ans tu travailles plus que de raison. . .

—Mais je t'assure. . . interrompit Paul.

—Laisse-moi continuer ! dit Fromental en coupant la parole à son fils, oui, je le répète, tu travailles plus que de raison, et je crains que les nouvelles études indispensables

pour ton admission à l'École polytechnique ne te fatiguent en ce moment outre mesure et ne nuisent à ta santé. Je souhaiterais donc te voir retarder d'un an tes examens... Cela me donnerait la tranquillité d'esprit et te mettrait à même de te fortifier...

—Comment, père, s'écria le jeune homme avec une expression de véritable chagrin, tu voudrais, sérieusement, me retarder d'une année !... C'est si long, une année ! que ferais-je pendant tout ce temps sans travailler ? Je te certifie que l'ennui me rendrait malade...

—Il ne s'agit point de ne plus travailler, mais de travailler lentement, en n'en prenant qu'à ton aise et par conséquent sans fatigue... Je tiens à ce qu'il en soit ainsi et tes objections n'influenceraient pas ma volonté... Quant à l'ennui, je ne le redoute guère pour toi... Tu le combattras par la promenade, par la pêche, par les mille distractions de la campagne. D'ici à quelques jours, d'ailleurs, nous irons ensemble chez un médecin...

—Chez un médecin !... répéta Paul. A quoi bon ? je t'assure, père, que je ne suis pas malade...

—Assurément, mais tu es faible et tu as besoin de suivre un régime qui te fortifie... C'est précisément ce régime que je veux nous faire indiquer par un médecin plein d'expérience...

—Je ferai ce que tu voudras, père, tu le sais bien, mais tu te mets en tête des soucis sans motifs... La vigueur serait venue toute seule quand ma croissance sera terminée...

Les deux promeneurs étaient arrivés au pont de Charenton. Là ils prirent le bateau-mouche, et vers deux heures ils rentraient dans leur appartement de la rue Saint-Louis-en-l'Île.

—Eh bien ! mes chers maîtres, demanda curieusement la vieille servante, avez-vous trouvé notre affaire ?...

—Oui, ma bonne Madeleine, répondit Raymond.

—Et, ajouta Paul, impossible de rêver un plus joli paradis terrestre... C'est sur le bord de la rivière, avec un grand jardin, des légumes, des fruits, et, par-dessus le marché, des arbres superbes...

—Les malles sont prêtes et bourrées de linge... s'écria Madeleine toute joyeuse. Ce n'est pas moi qui vous retarderai. Quand emménageons-nous ?...

—Paul, demain matin, et toi tu coucheras là-bas ce soir...

—Toute seule dans une maison que je connais point ! fit la servante avec une grimace significative.

—Ne seras-tu pas bien aise d'avoir mis la maison en ordre demain pour l'arrivée de Paul, et de le recevoir avec un bon déjeuner ?

—Tiens, père, dit le jeune homme à qui la grimace de la dévouée créature, n'échappait point, Madeleine a peur, je le vois bien, et ce n'est pas sa faute... Eh bien, si tu me le permets, je vais préparer ma valise sans perdre une minute, et au lieu d'attendre à demain j'irai ce soir m'installer avec Madeleine.

—Ah ! comme ça, ça m'ira joliment ! s'écria celle-ci complètement rassérénée. Sitôt pris, sitôt pendu ! Nous dînerons là-bas... Je trouverai bien moyen d'improviser un petit repas très plaisant...

—Puisque tu le veux, faites donc ! Dépêche-toi d'apprêter la valise.

Paul passa dans sa chambre et se hâta d'empaqueter les objets qui lui semblaient le plus nécessaire à emporter, mais l' encombrant point car, si près de Paris, ce serait une prodezade de venir chercher ce dont il aura besoin.

Resté seul avec la servante, Raymond l'emmena dans la salle la plus reculée de l'appartement, et lui dit en mettant la main sur son cœur :

—Ma bonne Madeleine, il faut nous occuper très sérieusement de Paul... Plus sérieusement encore que je ne le suppose... J'ai vu un médecin...

Il s'interrompit.

—Eh bien ! demanda Madeleine haletante.

—Eh bien ! l'enfant est en danger.

—En danger !... répéta la servante pâle de terreur, en danger ! Ce n'est pas possible !

—Ce n'est, hélas ! que trop certain... Mais on peut conjurer le péril par des soins minutieux... par des soins de toutes les heures. Il lui faut une nourriture abondante et tonique, des vins généreux, la tranquillité d'esprit la plus absolue, et surtout pas de travail... En ce qui concerne la table et la caves n'épargne rien... N'hésite devant aucune dépense. Ce n'est plus l'heure de l'économie... Procure-toi le bordeaux et les bourgognes les plus vieux, les plus dépouillés... Ne songe point à ménager le peu que je possède... La vie de Paul m'est autrement précieuse que toutes les richesses de la terre !... je veux qu'il vive !...

—Et il vivra ! répondit la brave femme en imposant silence à son émotion, il vivra... je vous le promets... je vous en réponds... Je le soignerai si bien... vous verrez... Ah ! non, je n'épargnerai rien !... Je donnerais mon sang pour Paul, s'il le fallait, et de tout mon cœur !...

—Voici mille francs, reprit Raymond en tendant à Madeleine un rouleau d'or. Lorsque cette somme sera épuisée, demande... tu auras...

En ce moment, le jeune homme arrivait.

—Tu es prêt ? lui dit Fromental.

—Oui, père... J'ai suivi tes instructions... peu de livres dans mon bagage... Nous pouvons partir... mais j'ai le cœur bien gros...

—Pourquoi ?

—Parce que tu ne viens pas avec nous...

—En ce moment cela m'est impossible, et tu sais bien que je le regrette autant que toi, mais très prochainement j'irai te voir, et chaque fois que j'aurai un moment de liberté, je le passerai près de toi...

Madeleine était allée chercher une voiture.

On chargea les bagages.

Raymond garnit de quelques pièces d'or et de monnaie blanche le porte-monnaie de son fils, et voulut l'accompagner jusqu'au chemin de fer.

Sans être positivement douloureuse, la séparation de ces deux êtres qui s'aimaient plus que tout au monde fut triste.

Les yeux de Raymond et de Paul étaient humides. La vieille Madeleine essuyait les siens.

La cloche sonnait pour le départ du train les sépara. Une heure après la digne servante et le jeune homme s'installaient à la villa de Port-Créteil.

Retournons un peu en arrière.

Pascal et Jacques, en quittant la tonnelle du restaurant de l'Île, étaient retournés au *Petit-Castel* où le déjeuner les attendait.

Chemin faisant, ils n'échangèrent qu'un petit nombre de mots mais, si courte qu'elle fut, leur conversation roulait exclusivement sur la rencontre qu'ils venaient de faire, grâce au heureux hasard jetant sur leur chemin l'un des hommes que, pour des motifs connus de nous, ils désiraient par-dessus tout avoir sous la main. Il importait de mettre à profit cette rencontre inattendue.

—Nous agissons en temps utile, disait Jacques Lagarde. Je crois prudent d'attendre notre installation à Paris, mais il faut la hâter le plus possible...

—Compte sur moi, répondait Pascal, je ferai en sorte que pas une minute ne soit perdue.

—Maintenant, dit le docteur à Pascal Saunier, tu vas me faire le plaisir d'aller soit à Joinville-le-Pont, soit à Créteil, et de t'y procurer une sorte de femme de ménage capable de servir Martho pendant huit jours...

—Facile ! Est-ce tout ?

—Non... il me faut aussi un entrepreneur de maçonnerie...

—Que diable en veux-tu faire ?

—Je te l'expliquerai... ou plutôt tu n'auras pas besoin d'explications, tu comprendras en m'entendant donner mes instructions. Va vite... Je t'attends.

Pascal sortit.

Une heure après il rentrait, ayant trouvé une jeune paysanne en état de mettre une chambre en ordre et de sauter une omelette.

De plus il ramenait un maître maçon de Joinville.

—Voici la personne dont vous avez besoin, monsieur le docteur...dit-il à Jacques en lui présentant l'industriel.

—A merveille, fit le pseudo-médecin américain. Veuillez donc me suivre, monsieur... Je vais vous montrer les travaux que je vous prie d'exécuter dans le plus bref délai...

Et, quittant le salon, il descendit au sous-sol où se trouvaient la cuisine et l'office, prenant jour l'un et l'autre sur le parc, derrière l'habitation, par des fenêtres basses et garnies de barreaux. On entra d'abord dans l'office.

—Je vais faire une absence de quelque durée, monsieur, reprit Jacques, et ma villa contient un mobilier qui n'est pas sans valeur, de la vaisselle, du linge et des objets de prix...Je sais que des bandes de malfaiteurs dévalisent trop souvent les maisons inhabitées aux environs de Paris, et je ne voudrais point que, faute de quelques précautions élémentaires, la mienne fût mise à sac...Voilà des fenêtres qui s'ouvrent sur le parc...Elles sont à la vérité garnies de barreaux, mais il suffirait de scier ces barreaux pour ouvrir aux dévaliseurs un passage facile.

—Que voulez-vous donc, monsieur ? demanda le maître maçon.

—Je veux d'abord, des barreaux beaucoup plus serrés et plus solides, et ensuite un volet intérieur de nature à apposer une invincible résistance à toute tentative d'effraction...Ce doit être possible et facile.

VII

—Possible et facile, oui, monsieur...répondit le maître maçon, j'ai parfaitement compris et je puis vous proposer un système, inventé par un serrurier de ma connaissance, de fermeture à secret qu'on ne pourrait ouvrir, même depuis l'intérieur, à moins de connaître le système...Je ferai faire ce travail à ce serrurier...Je prends note...

Il écrivit quelques mots sur un agenda et poursuivit : Quant aux barreaux, ils seront quadrillés, scellés au plomb, et d'une qualité de fer ultra-résistante...Et après cela, monsieur ?

Jacques désigna la porte de la cuisine.

—Je veux, dit-il, que cette porte, au lieu d'être en sapin léger, soit en bon bois de chêne, garnie de lames de fer qui en consolideront l'armature et en rendront l'effraction impraticable...J'ai l'intention de laisser ici, pendant mon absence, de l'argenterie, quelques pièces de vaisselle plate, et d'autres objets d'assez grande valeur. Les sachant en sûreté, j'aurai l'esprit tranquille...

—Vous avez bien raison, monsieur !... c'est de la prudence, et de la plus sage ! les malfaiteurs sont si nombreux qu'on ne saurait prendre trop de précautions... Nous ferons une porte de tout à fait première épaisseur, bardée et cloutée de fer... une véritable porte de prison, et nous emploierons le même système de fermeture...

L'entrepreneur, après avoir écrit de nouveau sur son agenda, répéta :

—Et après cela, monsieur ?

—C'est tout pour ici, répliqua Jacques en passant à la cuisine, puis il ajouta en désignant les fenêtres : Je désire une fermeture pareille à celle des fenêtres de l'office.

—Parfaitement, monsieur. Et la porte ?

—Peut rester telle qu'elle est. Je ne déposerai rien ici de bien tentant pour les voleurs. Venez à la buanderie dont les fenêtres prennent jour sur les devants de la villa.

Dans la buanderie, Jacques ordonna de fermer complètement les ouvertures par une solide maçonnerie.

On gagna le cellier qui n'avait qu'une fenêtre.

—Je compte placer ici mon coffre-fort renfermant des valeurs, poursuivit Jacques, il faudra donc murer également la fenêtre. Vous installerez une porte en chêne bardée et cloutée de fer et munie d'un système de fermeture à secret, et, dans

ce côté de la muraille, vous ferez sceller un anneau de fer dans lequel je pourrai passer une chaîne adhérente à mon coffre-fort.

Le maître-maçon écoutait avec une attention religieuse son nouveau client, mais à cette attention commençait à se mêler une certaine dose d'étonnement.

Les travaux commandés étaient en effet singuliers. Le luxe de précautions prises ne manquait point, tout au moins, d'originalité.

Pascal qui suivait des yeux le maître maçon devina sans peine, en étudiant sa physionomie, ce qui se passait dans son esprit, désireux de ne pas laisser à quelque fâcheux soupçon le temps de naître, il se pencha vers lui et, profitant d'un moment où Jacques avait le dos tourné, lui dit à voix basse :

—Ne vous étonnez de rien... Le docteur est un peu maniaque... Victime à New-York d'un vol important, il voit des voleurs partout et il a peur de son ombre...

—C'est donc ça ! pensa l'entrepreneur en souriant, et trouvant fort simples, par réflexion, les terreurs du propriétaire du *Petit-Castel*.

—Très-bien ! très bien ! monsieur ! fit-il les choses seront exécutées d'après vos désirs... Est-ce tout pour le sous-sol ?

—C'est tout. Montons au rez-de-chaussée...

On gravit les quelques marches de l'escalier, et Jacques gagna l'office, voisin de la salle à manger.

Dans cette office était placé le monte-plats simplifiant le service entre la cuisine placée au sous-sol et l'étage supérieur.

Ce monte-plats, large d'un mètre environ, se dissimulait dans le parquet comme un ascenseur et, selon qu'on appuyait sur l'un ou sur l'autre de deux boutons correspondant à des ressorts fort bien combinés, s'élevait jusqu'à la hauteur de la main, ou s'enfonçait dans le sous-sol.

Jacques le mit en mouvement.

—Ces chaînes me semblent un peu faibles, dit-il en touchant l'une d'elles, souvent elles ont à porter des poids considérables quand le plateau remonte chargé de vaisselle. Ne serait-il pas à propos de les changer dans la crainte d'un accident possible ?

L'entrepreneur, après examen, répondit :

—Ce serait une dépense absolument inutile, monsieur... Ces chaînes sont assez solides pour supporter un poids de plus de cent kilos.

—Laissons-les donc ainsi, fit Jacques, et passons dans la salle à manger... Je vous signale les deux portes, elles sont si minces que l'on peut entendre facilement du dehors ce qui se dit dans cette pièce ; je voudrais remédier à cet inconvénient par de doubles portes capitonnées...

—Je ferai faire les châssis, monsieur, mais pour les garnitures, il vous faudra un tapissier...

—Ne pourriez-vous en trouver un ici ?

—Impossible !...

—Faites donc venir un tapissier de Paris... Les portes devront être garnies de doubles verrous de sûreté...

—Bien, monsieur...

—Maintenant, autre chose, reprit Jacques en désignant la muraille du côté de l'office. Je désire que vous fassiez percé dans ce mur un trou de deux centimètres de diamètre, traversant de part en part, et garni d'un tube de fer. L'orifice de ce trou doit se trouver un peu plus élevé du côté de l'office que de celui de la salle à manger. Est-ce compris ?

—Parfaitement compris.

—Eh bien ! c'est tout.

—Rien au premier étage, monsieur ?

—Rien. Les pièces du haut ferment solidement... Elles sont de volets extérieurs et intérieurs, et d'ailleurs j'y laisserai solidement de gros meubles qu'il serait impossible d'enlever.

Pour quelle époque faut-il que les travaux commencent ? demanda l'entrepreneur.

—Je vous donne huit jours.

—Ce sera suffisant. Dès demain je mettrai ici mes ouvriers et j'amènerai le menuisier et le serrurier qui doivent exécuter une partie de la besogne...

—Il est bien entendu que je vous charge de tout... Menuisier, serrurier et tapissier travailleront pour votre compte. Je ne veux avoir affaire qu'à une seule personne...

—C'est bien entendu, monsieur.

—Il me reste à vous adresser une recommandation.

—Laquelle ?

—Je vous ai donné une preuve de confiance en vous apprenant quelle serait, en mon absence, la destination des pièces du sous-sol, en ne vous cachant point qu'elles renfermeraient des valeurs... Je désire que vous ne fassiez part à qui que ce soit de ce que je vous ai confié...

—Vous pouvez être bien tranquille à cet égard, monsieur. Je considère la discrétion comme un devoir professionnel.

—Je compte sur votre parole.

Jacques tira de sa poche son portefeuille.

Il y prit trois billets de mille francs qu'il tendit à l'entrepreneur en lui disant :

—Encaissez ceci, je vous prie, à valoir sur les travaux.

—Trois mille francs ! s'écria le maître maçon. Mais, monsieur, le mémoire que j'aurai à vous fournir n'atteindra certainement pas ce chiffre...

—S'il en est ainsi, tant mieux pour vous... La différence sera tout bénéfice pour vous. Prenez donc...

L'entrepreneur prit les billets.

—Je vous obéis, monsieur, fit-il ; vous avez une façon d'agir qui doublera mon zèle...

Puis il salua et se retira, en se disant *in petto* :

—Il est maniaque et même un peu timbré, c'est évident, mais sa folie est douce...

Resté seul avec Jacques Lagarde, Pascal ne questionna point son complice au sujet du but véritable des travaux commandés par lui.

Il avait tout compris, ou plutôt tout deviné.

Le lendemain, de bonne heure, arriva la jeune fille de Créteil destinée à faire pendant une semaine, le service de Marthe.

Elle était assez jolie, très vive, et ne paraissait point devoir engendrer la mélancolie.

Jacques donna quelques dernières instructions à l'entrepreneur qui la veille avait reçu ses ordres, et qui venait mettre ses ouvriers à l'œuvre.

Ensuite il quitta le *Petit-Castel* avec Pascal et Angèle, après de longs embrassements échangés entre celle-ci et Marthe.

Les deux Alsaciens, partis les premiers, prenaient possession de la loge dont ils devenaient titulaires à l'hôtel de la rue Miromesnil.

Dès son arrivée à Paris, Angèle devait s'occuper de ses préparatifs de déménagement.

Ce jour même Jacques Lagarde, sous le nom du docteur Thompson, après avoir donné des soins minutieux à sa toilette et s'être fait une tête américaine par la disposition de sa barbe, taillée en fer à cheval, alla rendre visite à plusieurs professeurs les plus en vue de l'École de médecine.

Pendant ce temps Pascal installait les tapissiers à l'hôtel, et ensuite, muni d'un portefeuille bien garni, se rendait dans les principaux journaux de Paris, s'en d'y faire passer des notes et des réclames fort adroitement rédigées par lui sur les indications de Jacques, et de nature à surexciter la curiosité et la sympathie des Parisiens à l'endroit du médecin étranger dont on faisait un si bel éloge et dont on racontait des cures si prodigieuses.

* * *

La promesse faite s'était accomplie.

Raymond Fromental avait reçu une commission d'inspecteur-adjoint près les bibliothèques du gouvernement, commission qui lui ouvrait toutes les portes et qui, chose infiniment précieuse pour lui, nous le savons, le mettait à couvert vis-à-vis de son fils.

Dès le lendemain de son excursion avec Paul sur les bords

de la Marne, il s'occupa des mesures à prendre pour arriver à la découverte des voleurs de livres dans les bibliothèques.

D'abord il se rendit à la préfecture, où il demanda et obtint l'autorisation de ne recevoir qu'à l'appartement du boulevard Saint-Martin les subordonnés auxquels il devait donner des ordres et dont il aurait à entendre les rapports.

Parmi ces subordonnés il fit un choix, et réunissant ceux qu'il considérait comme devant lui être plus particulièrement utiles, il leur donna ses instructions et les lança, non sur diverses pistes, puisque les pistes n'existaient pas, mais dans différentes directions.

Ils devaient procéder à des investigations discrètes chez les bouquinistes, chez les libraires, surtout chez ceux qui se faisaient une spécialité des livres rares et de haut prix, très recherchés par les riches amateurs.

Lui-même, vêtu d'une façon sévère et portant à la boutonnière de sa longue redingote noire une rosette multicolore, il alla visiter les conservateurs des bibliothèques de Paris, afin d'obtenir d'eux, de vive voix, des renseignements plus précis au sujet des vols dont ils avaient été victimes.

Bref, Raymond cherchait.

Jacques travaillait à établir sur des bases solides sa renommée scientifique.

Pascal faisait face tout à la fois aux nécessités de la réclamation et aux exigences de l'installation prochaine.

Partout où il se présentait sous le nom du docteur Thompson, Jacques Lagarde recevait un excellent accueil.

Nous savons qu'il était d'apparence agréable, charmant causeur, très réellement instruit, et possédant le grand art de laisser deviner sa science sans en faire étalage.

Les professeurs de la Faculté ne lui marchandèrent point leurs encouragements, et promirent leur bienveillant concours à la tâche qu'il se proposait d'accomplir.

D'avance le succès se dessinait, plus que probable, presque certain.

Rue de Miromesnil, les choses marchaient également le mieux du monde.

Les travaux de décoration et d'ameublement des pièces de réception, des pièces que nous pourrions appeler officielles, avançaient.

Angèle avait vendu une partie du mobilier de l'appartement qu'elle quittait, et fait transporter le reste dans les pièces dont elle devait avoir la jouissance au second étage de l'hôtel, à côté du logement de Marthe et de celui de Pascal Saunier.

On procédait à l'installation du laboratoire au premier étage, à côté de l'appartement de Jacques avec lequel il communiquait.

Pascal se frottait les mains.

—Avant huit jours tout sera terminé ! disait-il à Jacques. Ton cabinet de consultation sera une merveille de style ! Je te garantis qu'on en parlera dans Paris !

—As-tu songé aux livres qui doivent garnir les corps de bibliothèque de ce cabinet ?

—J'y ai songé, mais pour me dire que je ne pouvais m'en occuper...

—Pourquoi ?

—Parce que, n'entendant absolument rien à ce qui concerne la médecine, la chirurgie, la chimie et autres sciences de même nature, je ne connais ni les auteurs, ni les ouvrages spéciaux... Je t'ai laissé le soin de veiller à ce détail.

—Tu as d'autant mieux fait qu'un de mes collègues de la Faculté de Paris m'a donné l'adresse d'un homme qui se chargera de me fournir tous les ouvrages nécessaires, dans des conditions de véritable bon marché... c'est un spécialiste en ce genre. Il faut d'autant moins négliger cette économie, assez importante d'ailleurs, que les livres de médecine, chez un médecin, ne doivent point avoir le brillant du neuf... Ce serait d'un effet déplorable... Le propriétaire de ces livres aurait l'air de ne les consulter jamais !... Je vais voir ce libraire et m'entendre avec lui... Quand pourra-t-on mettre en place les collections que j'achèterai ?

—Quand bon te semblera. Les corps de bibliothèque seront livrés aujourd'hui.

—A merveille! C'est affaire à toi!... A propos, toi qui connais bien Paris, dis-moi donc où se trouve la rue Guénégaud?...

—Presque en face l'extrémité du Pont-Neuf, du côté de la rue Dauphine... Elle longe l'hôtel de la Monnaie. Qui diable peux-tu connaître rue Guénégaud?

—Personne jusqu'à présent... C'est là que demeure mon marchand de livres... Je lui rendrai visite tantôt...

VIII

Au numéro 9 de la rue Guénégaud, au troisième étage de l'une des vieilles maisons noires et chassieuses qui s'élevaient encore si nombreuses dans ce quartier respecté jusqu'à ce jour par la pioche des démolisseurs, logeait le sieur Antoine Fauvel, bouquiniste, marchand de livres d'occasion, et en même temps bibliophile éclairé.

Au moment où nous franchissons le seuil de la demeure sombre et triste d'Antoine Fauvel, celui-ci était assis dans son cabinet de travail, devant la table recouverte d'un tapis de serge, et il se penchait sur un vieux livre dont il feuilletait les pages, s'arrêtant de temps à autre pour examiner certains endroits avec une loupe grossissante.

En face de lui, de l'autre côté de la table, se tenait debout un homme de trente ans environ, pâle et pauvrement vêtu, portant un grand tablier, de toile verte, à bavette.

Le bouquiniste releva la tête.

—C'est bien, dit-il en refermant le livre et en posant la loupe sur le bureau, je défierais l'expert le plus habile de constater que l'empreinte des timbres de la Bibliothèque a été enlevée de ces pages... Vous êtes un ouvrier très habile, Gendrin... et vous en tiendrez compte...

—Je suis père de famille, monsieur Fauvel... répondit l'homme. Pas pour deux sous de chance!... Deux mioches... Une femme toujours malade, bonne à rien par conséquent... j'ai besoin de gagner ma vie et la leur... ça n'est pas toujours facile...

Le bouquiniste fixa sur son interlocuteur ces yeux vifs et perçants, et répliqua :

—Pas toujours facile... non... surtout quand on sort de prison, hein, Gendrin, et que bien des gens refusent de vous employer?... Heureusement pour vous je ne suis pas aussi méticuleux, moi. Vous m'intéressez... Je veux vous serrer de la misère... Je vous donnerai dix francs par jour d'appointments fixes, et une gratification de dix francs pour chaque volume débarrassé par vous de marques compromettantes... Serez-vous content de cela, Gendrin?

L'ouvrier, dont un rayon de joie éclaira le visage, s'écria :

—Si je serai content?... Mais, monsieur, ce que vous m'offrez est la fortune pour moi!! Je ne sais comment vous remercier...

—C'est bien... c'est bien... interrompit Antoine Fauvel. Vous valez ça, mon garçon, sans ça, je ne vous le donnerais pas! Maintenant, je dois vous répéter ce que je vous ai déjà dit... Vous êtes devenu mon complice, par conséquent vous avez le même intérêt que moi à la discrétion la plus absolue. Vous comprenez ce que parler veut dire?...

—Certes, monsieur!...

—Donc, bouche close... Aux appointments convenus, je joindrai à la fin de l'année une large gratification si les bénéfices ont été rondelets... Avez-vous besoin d'argent aujourd'hui?

—Grand besoin, oui, monsieur...

—Combien vous faudrait-il?

—Une centaine de francs.

—Je vais vous les donner.

Et Antoine Fauvel tira de son porte-monnaie cinq pièces d'or qu'il tendit à l'ouvrier.

Celui-ci les prit, remercia, et tout en les faisant disparaître au plus profond de sa poche, demanda :

—Y aura-t-il du lavage à faire aujourd'hui?...

—Oui... répondit le bouquiniste.

Il quitta sa place, alla prendre deux volumes cachés sur un casier, derrière une pile de livres, les rapporta et poursuivit :

Voici ce que c'est : ces deux ouvrages proviennent de la Bibliothèque nationale... La couverture porte les fleurs de lis et sur plusieurs pages se trouvent les cachets de la Bibliothèque... Il faut faire disparaître tout cela... Ce sont des volumes rarissimes... La *Vie du Père Joseph* et le *Testament rouge*, mémoires du sieur de Laffemas... Cela pourra se vendre un bon prix... sur ce prix vous toucherez quelque chose, je vous le promets... Rendez-vous compte de la besogne.

Fauvel présenta les deux volumes à Gendrin qui les examina très longuement.

—Il est matériellement impossible de faire disparaître les traces des fleurs de lys... dit-il ensuite; l'or enlevé l'empreinte en creux resterait ineffaçable... il me faudra changer la couverture... J'emploierai une de celles que j'ai en réserve... Quant aux timbres et aux cachets, vous savez que je réussis complètement.

—Faites donc... et surtout que le travail soit absolument invisible...

—Il le sera, monsieur.

Gendrin feuilletait les volumes.

Tout à coup il s'arrêta sur une page.

—Avez-vous remarqué cela, monsieur Fauvel? demanda-t-il.

—Quoi donc?

—Des traits d'encre rouge, à la plume, soulignant certaines lettres et certains mots.

—Ma foi, non...

—Eh bien! regardez...

Et il passa au bouquiniste le volume tout ouvert du *Testament Rouge*.

—Tiens! tiens! dit Fauvel après avoir examiné à son tour. C'est très singulier... et, ajouta-t-il, c'est dangereux, on pourrait reconnaître le volume rien qu'à ces marques... Je le garde, nous verrons plus tard le parti à prendre. Faites d'abord le nécessaire pour l'autre.

—Bien, monsieur... Je vais déjeuner et je me mettrai au travail tout de suite après.

—Descendez toujours par l'escalier de service, dont vous avez la clef...

—C'est ce que je ne manquerai pas de faire...

—Ah! le volume de *Léila*... la première édition... si rare qu'elle est introuvable, est-il fini?

—Ce matin je l'ai mis sous la presse à satiner...

—On doit le prendre ce soir.

—Il sera prêt, je vous l'apporterai...

—Alors, à tantôt.

Gendrin se retira et Antoine Fauvel jeta de nouveau les yeux sur la page des *Mémoires du sieur de Laffemas*, marquée de traits à l'encre rouge.

—Qu'est-ce que ça peut vouloir dire? se demanda-t-il, Tout le long de la page vingt il y a des mots et des lettres soulignés...

Il tourna un feuillet et continua :

—La page vingt et une l'est aussi, et également la suivante, jusqu'à la page vingt-trois... C'est une énigme... je renonce à en chercher le mot... quant à présent du moins...

A cette minute précise, un violent coup de sonnette retentit à la porte de l'appartement.

Antoine Fauvel se hâta de serrer le volume plus que suspect dans un tiroir de sa table et alla ouvrir.

Le bouquiniste, soit par économie, soit par défiance, n'avait pas de domestique.

Chaque matin la concierge de la maison venait faire son ménage.

En outre, deux fois par jour, elle lui montait ses repas, fournis par un petit restaurant voisin.

Défense absolue lui était faite d'entrer dans d'autres pièces

quo la chambre à coucher et la salle à manger. Nous devons ajouter qu'elle se conformait religieusement à cette défense.

La personne qui venait de sonner était une femme de quarante ans passés, conservant des traces d'une beauté incontestable, et vêtue avec une recherche d'assez mauvais goût.

Elle tendit au bouquiniste sa main qu'il prit et qu'il serra d'un air assez indifférent, puis il fit entrer la visiteuse et referma la porte derrière elle.

—Je ne t'attendais pas aujourd'hui... lui dit-il.

—Si je suis venue, c'est que j'ai des nouvelles à t'apprendre.

—Bonnes ou mauvaises ?

—Mauvaises.

—De mauvaises nouvelles ! répondit Fauvel avec une surprise manifeste... A quel propos ?

—Je t'expliquerai cela tout à l'heure... Es-tu seul ?

—Oui... Entre dans mon cabinet...

Il poussa la porte de la pièce voisine, fit passer devant lui la visiteuse et reprit :

—Voyons, ma chère sœur, assieds-toi, et donne-moi le mot du rébus qui m'intrigue beaucoup...

—Le comte de Thonnerieux est mort...

—Ah ! dit simplement le libraire.

—Oui. Depuis quinze jours environ, et je ne l'ai appris que ce matin, en lisant un article du journal qui annonce l'arrestation de Jérôme Villard, son valet de chambre et son homme de confiance.

—Eh bien ! mais, je ne vois pas du tout où est la mauvaise nouvelle dans ce que tu m'annonces... Qu'est-ce que ça peut te faire, je te le demande un peu, qu'on ait arrêté Jérôme Villard ? Le comte de Thonnerieux est mort. Où est le mal ? Si la légende est fondée, tu as tout à gagner et rien à perdre à cette mort, puisque ton fils doit hériter d'une grosse somme. Or, ton fils est mineur, donc tu toucheras à sa place et tu administreras pour lui... N'est-ce pas là ce que tu désirais ?...

—Sans doute, mais c'est justement là que commence le désastre... Mon fils n'hérite pas...

—Qu'est-ce que tu me chantes ?

—Hélas ! la vérité !

—Le comte n'avait-il donc point constitué par testament une fortune à chacun des enfants venus au monde dans son arrondissement le jour de la naissance de sa fille ?

—Tout le monde sait cela... Le comte en parlait volontiers, et voilà justement pourquoi on a mis en prison Jérôme Villard, accusé d'avoir fait disparaître le testament et subtilisé les valeurs, avec cette circonstance aggravante qu'il était gardien des scellés...

—Ah diable ! s'écria Fauvel. Un testament supprimé !... Des valeurs enlevées !... Voilà qui est curieux en effet.

—Tu comprends le désastre, à cette heure ?

—Que trop ! Si le testament n'est point retrouvé, feu M. de Thonnerieux étant absolument sans famille, la succession tombe en déshérence et l'Etat empoche tout.

—Oui, le gueur, à notre détriment et au mépris des volontés exprimées vingt fois tout haut par le comte...

—Voyons, dit Antoine Fauvel, rendons-nous bien compte de la situation. On suppose que le testament a été volé ?

—On fait mieux que le supposer, on en a la certitude...

—Avec des valeurs ?

—Avec des valeurs de toute nature, et de l'argent, et des billets de banque pour une très grosse somme, qui devaient se trouver dans un meuble et qui ne s'y trouvent pas...

Le bouquiniste, après un instant de réflexion, reprit :

—Assurément c'est grave, mais tout n'est peut-être pas absolument désespéré... Le testament a disparu, je l'accorde... Rien ne prouve qu'il soit détruit... Des valeurs ne s'évaporent point sans laisser de traces... Jérôme Villard est arrêté... Si c'est lui qui est coupable il parlera... Se voyant perdu, il achètera l'indulgence des juges en restituant le testament. Si ce n'est pas lui, le vrai criminel se fera pincer quelque jour en essayant de négocier les valeurs dont les numéros doivent se

trouver quelque part... D'une façon comme de l'autre, on finira par arriver à la découverte de la vérité... C'est une affaire de temps. Si le comte n'était pas mort, ton fils ne devrait toucher l'argent qu'au jour de sa majorité... Supposo que le comte vit toujours, et attends avec patience que l'action de la justice donne des résultats...

—Et si elle n'en doute pas ?... Si on ne trouve rien ?...

—Dame !... dans ce cas, adieu tes rêves... il faut être philosophe, ma fille...

—Tu en parles bien à ton aise, toi qui es riche, et qui, malgré ta fortune, n'éprouves ni besoins, ni désirs... Ah ! quoique nés du même père et de la même mère, nous ne nous ressemblons guère ! On ne croirait jamais que nous avons le même sang dans les veines.

—Et c'est tant pis pour toi !... répliqua Fauvel en souriant. Moi, je travaille pour assurer l'aisance à ma vieillesse, je me fatigue afin de pouvoir me reposer un jour... A tes yeux, au contraire, l'avenir ne compte pas... tu l'as toujours sacrifié aux jouissances de l'heure présente... Tu serais prête à le sacrifier encore...

—Eh ! s'écria la sœur d'Antoine Fauvel, si je suis gonflée d'aspirations, brûlée de désirs, est-ce ma faute ?

—Ce n'est certes pas la mienne, répliqua le bouquiniste.

—Pourquoi m'a-t-on mariée à un homme qui m'a donné des habitudes de dépense, des goûts de luxe que je ne puis plus perdre...

—De quoi diable vas-tu te plaindre là ? Ton mariage dépassait toutes tes espérances, même les plus folles ! Le brave garçon, qui t'avait épousée par amour et qui subissait docilement tous tes caprices, t'a laissé en mourant une fort jolie fortune... Pour vivre heureuse il te suffisait de la conserver ; mais tu as la manie de paraître, de briller, de satisfaire tes fantaisies, de ne te refuser rien, sans jamais calculer, et tu as terriblement écorné ton capital...

La visiteuse soupira.

—C'est à peine si j'ai quarante-deux ans et mon miroir m'affirme que je suis très présentable encore, et même très agréable... dit-elle ensuite.

—Trouve quelqu'un qui partagera cette opinion, et remercie-toi.

—Prendre un maître ! J'en ai eu un. C'est assez... Mon indépendance avant tout !

—Il dépendait de toi de la conserver, cette indépendance, et bien complète, puisque tu étais veuve et dans l'aisance... Ah ! si seulement tu avais écouté mes conseils !... Ton fils était un enfant charmant, d'une intelligence rare... il fallait le lancer dans l'industrie, où il aurait acquis lui-même en quelques années l'indépendance par la fortune, mais tu songeais à l'héritage du comte de Thonnerieux, cet héritage t'hypnotisait, pour me servir d'un mot à la mode. En voulant en rester seule maîtresse, quand arriverait son échéance, tu as fait un calcul odieux... tu t'es dit : "Je suis tutrice de mon fils. Si le comte meurt avant que ce fils soit majeur, j'aurai, comme tutrice, l'administration de l'héritage et je m'arrangerai pour en disposer à ma guise... Si le comte, au contraire, ne meurt pas, et si mon fils n'hérite qu'à sa majorité, je trouverai moyen d'en disposer quand même !..." Et ce moyen, tu l'as trouvé en effet ! il était abominable, mais que t'importait cela ? Tu as persuadé à mon neveu René que sa vocation l'attirait vers l'état ecclésiastique, tu l'as confiné dans un séminaire où il s'étiole, mais d'où il ne peut contrôler ta façon de vivre, et il n'en sortira que pour être ordonné prêtre, et s'en aller, comme missionnaire, dans un pays lointain d'où il ne reviendra jamais, car le pauvre enfant subit toutes tes volontés, et après l'avoir fait vivre en martyr, tu l'enverras mourir en martyr ! Tu sais si bien cela que tu as fait préparer un acte qu'il signera et par lequel il te donnera la pleine et entière propriété de tous les biens qui peuvent lui arriver un jour par voie d'héritage... Tu as combiné cela, ma sœur, comptant sur le testament du comte de Thonnerieux. Tu as bâti ta maison sur du sable... Le sable se déplace... La maison croule... A qui la faute ? ?

—Je suis venu ici te demander un conseil, répliqua la sœur d'Antoine Fauvel d'un ton piqué, je ne m'attendais guère à recevoir des injures ! Le procédé, mon frère, est du dernier galant !

—La vérité, ma chère, n'est point une injure ! répliqua le bouquiniste. Tu connais mes faiblesses comme je connais les tiennes, par conséquent nous avons l'un et l'autre le droit de nous parler en toute franchise... Le conseil que tu voulais recevoir de moi, je te l'ai déjà donné et je le répète ; le voici : "Attends avec patience que le dernier mot soit dit sur le testament du comte de Thonneurieux, et, en attendant, tâche de faire des économies, afin que, si ton rêve s'envole, il te reste au moins pour tes vieux jours un morceau de pain..." Si ton fils hérite, tant mieux pour toi. S'il n'hérite pas, tant pis ! tu as voulu qu'il soit prêtre, il sera prêtre et par conséquent ne pourra t'aider en rien, mais tu auras la consolation de savoir qu'il ne t'oublie point dans ses prières...

La visiteuse garda le silence pendant un instant puis, sans lever les yeux sur son frère, demanda :

—Admettons que le testament se retrouve et que mon fils ait une part dans le partage de la fortune du comte...

Elle s'interrompit.

—Eh bien ? fit le bouquiniste.

—Eh bien ! toi qui connais la loi, tu peux me dire si j'hériterais, moi, de cette part, en cas de mort de René.

Antoine Fauvel regarda sa sœur avec étonnement.

—René est-il donc malade ? s'écria-t-il, assez malade pour que tu présages sa mort ?

—Je l'ai vu il y a trois jours... Assurément, il n'est point malade au point de s'aliter, mais il est d'une pâleur et d'une faiblesse extrêmes, indices d'un dépérissement progressif... Je le crois atteint de cette maladie à la mode qu'on nomme l'anémie...

—Résultat d'une existence claustrale, d'une vie de travail exagéré, sans distractions, sans plaisirs ! Et puis, rien ne me prouve que René croie réellement à sa vocation... il se soumet, ou plutôt il se résigne, mais la violence imposée à ses instincts, le fait mourir à petit feu !

—Ceci ne répond point à la question que je t'ai posée...

—Si tu veux avoir la jouissance de la fortune dont ton fils peut hériter, il faut le soigner et le guérir, car la loi est précise. Ouvre tes oreilles, je cite les textes :

"A l'ouverture du testament, si une ou plusieurs des personnes à qui le donataire aura légué une partie de sa fortune sont mortes, la part ou les parts en litige par la mort des légataires, restent acquises aux héritiers directs.

"Si le donataire n'a point d'héritiers directs, la part ou les parts reviennent à l'Etat, à moins de dispositions particulières du testament."

—Tu m'as compris ?

—Oui. Dans le cas où René mourrait, sa part reviendrait à l'Etat, si le testament est retrouvé et si la succession est ouverte.

—C'est cela même... Or, ajouta Fauvel d'un ton ironique, tu es trop bonne mère pour ne pas faire soigner ton fils le plus promptement possible, afin qu'il puisse attendre le moment où la succession sera ouverte... si elle doit l'être jamais.

Mme Labarre, la sœur du bouquiniste de la rue Guénégaud, ne répondit pas.

Elle se leva en pinçant les lèvres.

—Et j'ajoute, poursuivit Fauvel, que si le testament a véritablement existé, la justice trouvera moyen d'en avoir la preuve et, s'il existe encore, le fera reparaitre au grand jour, quelque bien caché qu'il soit aujourd'hui.

—Ah ! ah ! la justice ! répliqua Mme Labarre en haussant les épaules avec un ricanement. Elle est souvent aveugle, la justice !... Elle ne voit pas ce qui devrait lui crever les yeux ! Tu en sais quelque chose, toi, mon frère...

Le bouquiniste tressaillit :

—Moi ?... répéta-t-il.

—Oui, toi.

—Je n'ai rien à craindre.

—Parce que tu es un homme adroit, sachant prendre ses précautions...

—Je pense à l'avenir. Je fais ce que tu aurais dû faire... Quand tu auras besoin d'un autre conseil, viens me trouver... Je serai toujours à ta disposition... Et souviens-toi que si tes affaires tournent mal, tu auras toujours en moi un frère...

—Pour me régenter et me moréginer, n'est-ce pas ? Mais voilà tout...

—C'est quelque chose...

—Grand merci !

Mme Labarre se retira fort mécontente, le laissant voir, et referma violemment la porte derrière elle.

—Sotte et absurde créature avec ses combinaisons et ses calculs ! murmura Fauvel resté seul, en haussant les épaules. Cerveau vide et fêlé, nature vaniteuse ! Elle se voit toujours jeune et croit de bonne foi qu'elle sera toujours belle... Quand je pense à elle, je ne sais qui l'emporte chez moi de la pitié ou du dédain...

Après un instant d'interruption, le bouquiniste poursuivit :

—Ainsi donc, on a volé le testament du comte de Thonneurieux... Quel motif faisait agir le voleur ? je ne le vois pas bien... Il est vrai que la forte somme disparue en même temps était un appât... Le testament se trouvait avec les valeurs, on a tout pris à la fois, mais qui ? Jérôme Villard habitait l'hôtel, il avait la garde des scellés... Ce doit être lui... Que risque-t-il à près tout ? Cinq ans de reclusion, mais au bout de ces cinq ans il se retrouvera libre et il sera riche... C'est gagner vite le gros lot, cela !! Tous les jours je m'expose autant, pour un profit beaucoup plus mince !...

Antoine Fauvel en était là de son monologue quand un léger bruit se fit entendre dans l'atelier de reliure.

Il se hâta d'y pénétrer.

L'ouvrier Gendrin venait de rentrer et se remettait au travail.

—Vous avez déjeuné vite et vous n'avez point flâné en route, lui dit le bouquiniste, c'est bien... je vous suis gré de votre zèle... Abattez beaucoup de besogne, mon brave...

—Je ferai de mon mieux, patron...

Fauvel entra dans son cabinet et regarda sa montre.

Elle indiquait onze heures et demie.

—Avant de déjeuner, pensa-t-il, j'ai le temps d'écrire deux lettres pressées...

Il allait s'installer devant son bureau quand un nouveau coup de sonnette retentit.

Pensant avoir affaire à quelqu'un de ses clients habituels il se dirigea vers la porte extérieure et l'ouvrit.

Un homme se trouvait sur le seuil.

Ce n'était point l'un de ceux qu'attendait le marchand de livre, car il barra le passage au lieu de laisser entrer le visiteur.

—Monsieur Fauvel ?... dit celui-ci en saluant.

—C'est moi, monsieur... Vous désirez me parler ?...

—Oui, monsieur.

—De quelle part ?

—Je vous suis adressé par le docteur Richaud...

—Un de mes bons clients... fit le bouquiniste en cessant de masquer la porte. Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur...

L'inconnu traversa l'étroite antichambre et passa dans le cabinet de travail autour duquel il jeta un rapide coup d'œil.

Fauvel, après lui avoir avancé un siège, demanda :

—A quel motif dois-je, monsieur, l'honneur de votre visite ? en d'autres termes, dans quel but le docteur Richaud, l'un des princes de la science moderne, a-t-il bien voulu me recommander à vous ?

L'étranger s'assit en face du bureau de Fauvel et répondit :

—Je suis un médecin américain... Je me nomme le docteur Thompson... Je viens me fixer à Paris pour y exercer ma profession, et n'ayant rien apporté de l'étranger, j'ai besoin de me créer ici, de toutes pièces, une bibliothèque scientifique...

Le bouquiniste s'inclina.

Il flairait une affaire sérieuse.

Le pseudo-Thompson poursuivit :

—Ayant eu l'occasion de parler de cette nécessité professionnelle au docteur Richaud, mon très distingué collègue, il me donna votre adresse en m'affirmant qu'il vous tenait en haute estime et que vous seriez à même de me procurer sans retard, à des prix raisonnables, (Jacques Lagarde appuya sur ces derniers mots, qu'il souligna en quelque sorte par l'intonation), les ouvrages de médecine, de chirurgie, de physique et de chimie, dont la réunion très complète doit former ma bibliothèque...

Fauvel s'inclina de nouveau.

—Je remercie comme je le dois le docteur Richaud de son bienveillant souvenir, dit-il ensuite, et j'espère vous prouver, monsieur le docteur, que la confiance qu'il veut bien me témoigner n'est pas mal placée... Je puis en effet vous procurer aussi vite que vous le désirez les ouvrages dont vous me donnerez la nomenclature...

—Et à des conditions avantageuses ?

—Je suis toujours raisonnable avec mes clients... c'est le meilleur moyen de les engager à me revenir...

—A part quelques ouvrages spéciaux, je vous laisserai le choix des autres... Les bons auteurs vous sont connus aussi bien qu'à moi.

—Voulez-vous des livres rares ?

—Je veux une bibliothèque qui puisse me faire honneur.

—Vous êtes-vous fixé un chiffre pour l'ensemble ?

—J'ai l'intention d'aller jusqu'à huit ou dix mille francs...

—C'est un peu maigre, fit le bouquiniste avec une moue significative. Les livres de science sont publiés chez des éditeurs sérieux, illustrés de planches soignées, et coûtent généralement fort cher. Enfin, ou pourra s'entendre... Le docteur Richaud a dû vous dire que je traitais toutes mes affaires au comptant...

—Moi de même, ainsi nous sommes déjà d'accord sur ce point...

—Avez-vous apporté votre nomenclature des ouvrages spéciaux ?

—Non, mais je puis vous la dicter de mémoire, à peu près complète...

Fauvel prit une feuille de papier blanc, trempa une plume dans l'encre et se prépara à écrire.

Le docteur Thompson, après avoir réfléchi pendant quelques secondes, dicta une assez longue liste d'ouvrages dont les titres seuls distilleraient pour nos lecteurs le plus mortel ennui.

Quand il eut terminé cette énumération, il ajouta :

—Vous voudrez bien joindre à cette liste une collection complète de la *Gazette des Hôpitaux*, et tous les livres, sans exception si faire se peut, qui ont été écrits au sujet de l'anémie...

Antoine Fauvel dressa l'oreille.

—L'anémie... répéta-t-il. La maladie à la mode... Un médecin dont la spécialité serait de la traiter et de la guérir obtiendrait un succès de vogue...

—J'en accepte l'augure... répondit Jacques Lagarde en riant.

—Monsieur le docteur Thompson viendrait-il exploiter à Paris cette spécialité ? demanda le bouquiniste.

—Précisément.

—Mes félicitations, docteur ! Ni l'argent, ni la célébrité ne vous feront défaut ! Votre clientèle sera légion... Moi-même je me propose de vous adresser un client auquel je porte le plus vif intérêt...

—En vérité !...

—Oui... Un jeune homme... mon neveu... le fils de ma sœur... il est au grand séminaire et le travail l'épuise...

—Envoyé par vous, il aura droit de ma part à un intérêt tout particulier. Je ferai l'impossible pour le remettre rapidement sur pied.

—D'avance je vous en remercie... Vous n'avez rien de plus à me dicter ?...

—Ma mémoire en ce moment ne me rappelle rien...

—Permettez-moi de prendre des notes et je pourrai vous dire, à quelques centaines de francs près, quel prix votre bibliothèque vous coûtera et de combien de volumes elle se composera...

—Faites.

IX

Antoine Fauvel se mit à griffonner des chiffres, en consultant quelques-uns des catalogues placés sous sa main.

Tandis qu'il se livrait à ce travail, Jacques Lagarde laissait ses regards errer distraitemment sur le bureau.

Soudain sa physionomie, indifférente jusqu'à ce moment, se modifiant d'une façon brusque exprima la stupéfaction.

Ses yeux devinrent fixes.

C'est qu'ils venaient de rencontrer un vieux volume, habillé d'une reliure ancienne, et sur le dos de cette reliure il lisait, en lettres d'un or terni, ce titre :

MÉMOIRES DU COMTE DE ROCHEFORT

—Tiens ! tiens ! tiens !... se dit à part lui Jacques Lagarde, le titre de l'un des ouvrages précieux volés à la Bibliothèque nationale. Est-ce que le hasard m'aurait amené chez le voleur ou chez le receleur ? Le *Testament Rouge* serait-il ici !... Cela pourrait s'appeler une chance miraculeuse... C'est bien invraisemblable ; mais, en somme, tout est possible... Il faudra voir.

En formulant *in petto* les réflexions qui précèdent, le pseudo-Thompson avait pris le volume.

Il l'ouvrit et le feuilleta.

—Aucune marque... se dit-il. Pas la moindre trace d'acide sur ces pages... Or, les volumes appartenant aux Bibliothèques nationales portent de distance en distance le cachet de l'Etat.

Fauvel, absorbé dans sa besogne, ne s'occupait point de son visiteur.

Celui-ci continuait à feuilleter le livre, avec le vague espoir d'y trouver d'un instant à l'autre quelque indice.

Il était chimiste, nous l'avons dit, et chimiste de premier ordre.

Non sans raison il pensait que si un lavage avait été pratiqué à l'aide d'un acide sur les feuillets, dans le but de faire disparaître les cachets révélateurs, il s'en apercevrait, quelle que fût l'adresse avec laquelle le mordant aurait été employé.

Soudain il s'arrêta à une page dont un des angles présentait un ton mat qui, si faible que fut son contraste avec l'ensemble de la page entière, attira néanmoins son attention.

Il examina le grain du papier qui lui parut moins saillant qu'aux autres parties de la feuille. Ce papier, légèrement froissé entre ses doigts, devint cotonneux à la place suspecte, tandis que partout ailleurs il demeurait doux et lisse.

—Le lavage me paraît certain... murmura-t-il avec un sentiment de joie triomphante. Ceci est du papier de fil, fortement collé comme tous les papiers anciens. S'il n'a point subi d'altération, il ne doit pas boire. S'il boit, le lavage sera prouvé...

Il approcha le livre de ses lèvres et posa le bout de sa langue sur la feuille, à la place cotonneuse.

Le papier buvait.

Jacques Lagarde eut un éclair dans les yeux, tandis qu'il pensait :

—Le doute devient impossible... On a lavé le papier pour enlever le cachet. Ce volume vient de la Bibliothèque nationale. Il fait partie des trois ouvrages dérobés en même temps. Je suis chez l'homme qui vole ou qui achète leur batin aux voleurs... LE TESTAMENT ROUGE est entre ses mains !...

Le visage brillant de joie, il replaça le livre sur le bureau, du même mouvement machinal en apparence dont il l'avait pris, puis il se leva et, se dirigeant vers les rayons, fit semblant d'examiner les volumes dont ils étaient chargés, du plancher au plafond.

Antoine Fauvel terminait en ce moment son travail.

—Monsieur le docteur, dit-il, j'ai fini...

—Et vous êtes fixé sur le prix que me coûtera la bibliothèque ?

—Oui... Ce sera un peu plus cher que vous ne le pensiez...

—Enfin, combien ?

—La bibliothèque se composera de deux mille volumes environ, et renfermera plusieurs ouvrages très rares, dont par conséquent la valeur est élevée, mais qui vous feront le plus grand honneur... Cela vous coûtera, en chiffres ronds 11,000 francs...

—Et quand aurais-je ces volumes ?... aujourd'hui ?...

—Oh ! pas avant demain, monsieur le docteur, et dans la soirée encore.

—Très bien... va pour demain soir...

Jacques Lagarde ajouta, en désignant de la main les rayons chargés de livres, dont la pièce était entourée :

—Savez-vous, mon cher monsieur Fauvel, que vous devez faire fortune avec une si complète collection de semblables ouvrages... J'ai jeté tout à l'heure un coup d'œil sur vos richesses. Vous avez là des éditions bien remarquables et qui représentent beaucoup d'argent.

—En effet, monsieur, répondit le bouquiniste. J'ai bon nombre de pièces rares qui m'ont coûté fort cher. Malheureusement les amateurs riches et éclairés ne sont pas très nombreux, ce qui rend la vente difficile. Je ne me plains point, cependant. Les bibliophiles étrangers connaissent le chemin de mon troisième étage, et quand ils sont de passage à Paris viennent me visiter. Je possède des choses très curieuses...

—C'est ce que j'ai vu, car moi aussi je me connais en livres. Vous avez dû vous donner beaucoup de mal pour réunir des trésors si variés ?

—Oh ! beaucoup... J'ai fait de très fréquents et de très longs voyages. Ainsi, vous êtes amateur ?

—Infiniment, et nous pourrions, je crois, conclure ensemble quelques affaires.

—J'en serais très flatté... J'aime que mes livres aillent en bonnes mains...

—Sans doute vous suivez les ventes ?...

—Je n'en manque pas une... On ne voit que moi à la salle de la rue des Bons-Enfants et rue Drouot, à l'hôtel des commissaires priseurs... et, tenez, tout dernièrement, j'ai acheté un volume qui vaut littéralement son pesant d'or...

—Qu'est-ce que ce volume ?...

—Les *Mémoires du comte de Rochefort*... Il n'en existe pas deux exemplaires en Europe...

—Diable ! c'est une trouvaille ! Celui qui vendait le livre en connaissait-il la valeur ?

—Pas le moins du monde... Ça m'a été adjugé dans un lot, à l'Hôtel des Ventes...

—Je vous en félicite...

—En ce moment je travaille à mener à bien une opération magnifique... On m'a écrit de province... Il s'agit d'une bibliothèque composée de quatre mille volumes dont on me donne la nomenclature... Les sept huitième sont des non valeurs, mais parmi les autres il y a deux ouvrages inestimables...

—Bah !

—Des diamants à faire frissonner de joie l'âme d'un bibliophile, *La Vie du père Joseph, écrite par lui-même* et le *Testament rouge, Mémoires du sieur de Laffemas*... Le sieur de Laffemas était, vous le savez, monsieur le docteur, l'âme damnée du cardinal de Richelieu... Vous comprenez quelle importance j'attache à la possession de ces deux volumes...

—Le vieux scélérat les a dans les mains, pensa Jacques, il invente une histoire pour empêcher les soupçons de naître. En ce moment on démarque les deux bouquins volés. *Le testament rouge* est à moi !...

Le pseudo-Thompson poursuivit, mais à haute voix :

—Des chances si exceptionnellement heureuses n'arrivent qu'à des connaisseurs tels que vous ! Quand vous serez propriétaire des livres qu'avec raison vous appelez des diamants, c'est moi qui vous les achèterai sans doute.

—J'ai le regret de vous apprendre, monsieur le docteur, qu'ils sont vendus d'avance...ou à peu près...

—A qui donc ?

—A un Anglais.

—C'est bien fâcheux ! Peut-être vous les aurais-je payé plus cher que cet Anglais...

—Vous désiriez donc très vivement en devenir acquéreur ?

—Oui, je l'avoue.

—Eh bien ! pour être agréable à un nouveau client tel que vous, peut-être pourrai-je faire naître un incident et rompre les pourparlers, si avancés qu'ils soient... Cela dépendra du prix que vous y voudrez mettre...

—Quel doit être ce prix ?

—Je vous le dirai dans quelques jours, quand je serai fixé moi-même ce à sujet.

—Soit ! Mais n'allez pas me manquer de parole, et favoriser à mon détriment votre Anglais...

—Soyez sans aucune inquiétude à ce sujet.

—N'oubliez pas que demain j'attends mes achats... Vous m'enverrez en même temps la facture acquittée...

—J'aurai l'honneur de vous la porter moi-même.

Jacques Lagarde allait sortir quand on gratta à la porte de l'antichambre.

Fauvel ouvrit.

Une femme parut, portant sur un plateau une écuelle, deux assiettes couvertes, un morceau de pain et un carafon de vin. C'était la concierge de la maison.

—Monsieur, dit-elle, c'est votre déjeuner.

—Bien, Marianne... Mettez cela dans la salle à manger.

La concierge disparut.

—Comment, s'écria Jacques, vous n'avez pas encore déjeuné !

—J'ai l'habitude de ne rien prendre avant midi.

—Et vous mangez seul ?

—Toujours seul... Je suis garçon... Ma portière fait mon ménage, sans mettre les pieds bien entendu dans les chambres aux livres, et elle me monte mes repas. Le resto du temps je n'entends plus parler d'elle...

—Cette solitude continuelle ne vous semble pas monotone ?

—Mes livres me tiennent compagnie... Le travail, voilà ma distraction.

—Prenez garde ! Le travail continu use la vie !... Vous pourriez bien me faire appeler un de ces jours, et je viendrais vous voir non pas en client, mais en médecin.

—Bah ! je suis solide !... Ce n'est pas moi qui me ruinerai jamais en médicaments.

—Je vous le souhaite... A demain.

—A demain, monsieur le docteur...

Tout en descendant l'escalier, Jacques pensait :

—Seul... Pas de domestique. La concierge monte deux fois par jour et ne fait que passer... C'est bien.

Fauvel lui, se mettait à table en se frottant les mains.

—Sur la facture à fournir je gagne une jolie somme ! se disait-il. Riche affaire ! Je remercierai le docteur Richaud... Si je pouvais colloquer à mon nouveau client une partie des volumes que j'achète à mes voleurs de livres, l'affaire serait plus riche encore... C'est à voir... Cet Américain arrive à Paris... Il ne sait rien de ce qui s'y passe... Je puis m'avancer sans crainte...

Le déjeuner du bouquiniste n'était rien moins que somptueux.

Et Antoine Fauvel, ayant achevé de déjeuner, retourna dans la pièce qui lui servait de magasin et de cabinet de travail.

—Ah diable ! dit-il presque à voix haute en apercevant sur son bureau les *mémoires du comte de Rochefort*, quelle imprudence j'ai commise en laissant traîner ça !... il peut venir des curieux... des indiscrets... Je vais porter ce bouquin dans la chambre noire, avec le *Testament Rouge*.

Il prit le volume qu'il avait serré dans le tiroir de son bureau, et il ajouta :

—Quand j'aurai le temps, je tâcherai de découvrir le sens des mots soulignés à l'encre rouge... C'est peut-être très curieux... Mais il faut s'occuper des affaires d'abord...

Il fit craquer une allumette, enflamma la mèche d'une bougie et, se dirigeant vers l'un des nombreux rayons qui couvraient les parois de la chambre, il écarta deux ou trois volumes et posa son doigt sur un bouton en cuivre qu'ils cachaient.

Un craquement sec se fit entendre et un panneau d'une hauteur de deux mètres et d'une largeur d'un mètre et demi tourna sur ses gonds, avec les livres dont il était chargé, mettant à découvert une petite porte pratiquée dans la muraille.

Fauvel ouvrit cette porte et pénétra dans une pièce obscure, de dimensions très étroites, trois mètres carrés environ, et renfermant, outre un coffre-fort, une grande quantité de volumes d'apparence respectable.

—C'est là que dort ma modeste fortune, murmura-t-il en jetant au coffre-fort un regard caressant, et voilà de quoi l'augmenter, ajouta-t-il en désignant les bouquins placés sur des étagères. Le moindre de ces volumes vaut son pesant d'or... Quelques-uns valent leur poids en billets de banque.

Il rangea respectueusement à côté des autres les deux livres qu'il apportait, sortit de la chambre noire, éteignit la bougie, referma la porte, fit reprendre sa place au panneau mobile, alla se rasseoir à son bureau et se remit au travail.

A peine avait-il eu le temps d'écrire deux courtes lettres, lorsque la sonnette de l'antichambre fut ébranlée de nouveau.

—Décidément, fit-il, c'est le jour des visites. Pas comode de travailler aujourd'hui.

Et il se leva pour ouvrir.

X

—Ponchour mon pon monsir Fauvel... c'hai l'honneur te pien fus saluer... fit, sur le seuil, une voix nasillarde avec un accent allemand des plus prononcés.

—Bonjour, Abraham... répondit le bouquiniste en faisant entrer le visiteur, quel motif vous amène ?...

—Mon pon monsir Fauvel, che fiens foir si vus afez besoin de mes bédits serfices...

—Venez par ici, nous allons causer...

Abraham passa dans la bibliothèque.

C'était un homme de quarante-cinq ans à peu près, très convenablement vêtu, et même avec élégance.

Doué d'un embonpoint solide, il offrait un visage arrondi et du plus beau ton de brique.

Ses sourcils remarquablement épais ombrageaient deux yeux gris, mobiles, qui ne regardaient jamais en face son interlocuteur :

Il portait sous son bras gauche une serviette de chagrin noir, digne d'un notaire ou d'un député.

Fauvel, après avoir refermé la porte qui de l'antichambre conduisait à la Bibliothèque, reprit sa place derrière son bureau, laissant debout le nouveau venu.

—Pourquoi ne vous ai-je pas vu depuis dix jours, Abraham ? demanda-t-il.

—Il ne vaut pas m'en fuloir, mon pon monsir Fauvel. Mes touleurs en sont la cause, mes bolissones te touleurs... che suis berclus...

—C'est-à-dire que vous avez passé tout votre temps à vous enluminer la figure à force de boire, et comme aujourd'hui il ne vous reste plus un rouge liard, vous vous êtes souvenu de son adresse...

—Non... non... Ne groyez pas cela, mon pon monsir Fauvel. Aussi frai qu'il y a un tieu, c'hai eu tes touleurs... Che pouvais plus mettre un bied devant l'audre... Maintenant, est frai que che suis à sec, mais c'hai pas manché mon archant poire... C'est les médicaments qui m'ont manché dout...

—Eh bien ! avez-vous quelque chose à me proposer ? Dépêchez-vous, j'ai peu de temps à moi...

—Fui... fui... pien sûr, c'hai quelque chose, mon pon monsir Fauvel, mais il vaut brendre le temps de resbirer...

—Assyez-vous et expliquez-vous... Est-il question d'une simple broutille ou d'une affaire sérieuse ?

—Dout ce gu'il y a de blus sérieux... un pichou... une merfeille qui n'existe gu'a un seul exemblaire...

—Le nom de cette merveille ?

—Quand fus le saurez fus allez pontir de choie... tansor te gondendement.

—Voyons, parlez donc, bavard ! Qu'est-ce que c'est ?

—C'être in manuscrit...

—Que vous avez ?

—Non, mais gue che gonnais...

—Où ?

—A la Pipliothèque nationale...

—Un manuscrit acquis depuis peu ?

—Fui.

—D'où vient-il ?

—Il fient de Rouen où on l'a ageté dernièrement...

—Un manuscrit de Rouen ?... De la collection Lebert, peut-être ?

—Fui... fui...

—Et, quel est ce manuscrit ? que contient-il ?

—Tes lettres du gardinal te Lorraine à Gaderine te Méti-cis, et tes réfélations gurieuses à brobos de la Saint-Pardélemy.

—Ce manuscrit est à Paris ? s'écria Fauvel avec un transport qu'il lui fut impossible de modérer.

—Fui ! fui !... Che tisis pien gue fus pontiriez te choie !

—Mille francs pour toi si tu me l'apportes !

Dans son exaltation, Fauvel tutoyait Abraham.

Il remit au juif la somme que celui-ci lui avait demandée et lui fit écrire un reçu.

—Brésendement, fit Abraham en glissant les louis dans sa poche, il me vaudrait guelgue pulledins bersonnels... che n'en ai blus...

Le bouquiniste ouvrit un tiroir de son bureau.

Il y prit des feuilles de *bulletins personnels* en blanc, exactement semblables à ceux qui sont distribués par le gardien à l'entrée de la salle de travail de la Bibliothèque.

—Voici... dit-il en les tendant au juif qui les prit, et sans les plier les glissa entre les papiers contenus dans sa serviette.

Puis il salua respectueusement Fauvel, et se retira tout en se plaignant de ses douleurs.

Très excité par l'espérance de se trouver bientôt en possession d'un manuscrit d'une inestimable valeur, le bouquiniste se remit à sa correspondance, que rien ne vint plus interrompre.

Jacques Lagarde avait retrouvé Pascal à l'hôtel de la rue de Miromesnil, il le prit à part et lui raconta dans les moindres détails sa visite au libraire de la rue Guénégaud.

—Ainsi, demanda vivement Pascal, tu crois le *Testament rouge* entre les mains de ce Fauvel ?

—Je fais plus que le croire... je suis certain qu'il s'y trouve...

—Alors voilà, ce me semble, qui va modifier nos plans...

—Pourquoi donc ?

—Ce volume en notre possession, le docteur Thompson n'a plus de raison d'être et l'hôtel de la rue de Miromesnil devient inutile.

—Il faut avoir le livre, c'est clair, répliqua Jacques, mais il importe, quant à présent, de ne rien modifier à nos plans primitifs... presse l'installation à Paris, moi je hâterai les travaux du *Petit-Castel*... A propos, un homme dans ma position doit avoir chevaux et voiture...

—J'y ai déjà pensé et j'ai vu un marchana de chevaux et un carrossier...

—Pense également à un cocher...

—C'est inutile. Notre Alsacien scit conduire, et je suis d'avis de ne pas compliquer outre mesure, quant à présent, le train de maison... Quand on a pas mal de choses à cacher, ce qui est notre cas, les domestiques sont dangereux.

—Tu es dans le vrai... simplifions.

Nous venons d'entendre le pseudo-Thompson parler des travaux du *Petit-Castel* où Martha était restée seule, servie par une jeune paysanne de Créteil.

Les ouvriers, nous le savons, avaient pris possession du sous-sol et du rez-de-chaussée de la villa le jour même du départ d'Angèle et du ménage alsacien.

Martho regrettait assurément l'absence de sa nouvelle amie, qui se montrait très bonne pour elle et qu'elle aimait beaucoup, mais elle ne s'ennuyait pas et surtout ne s'alarmait en aucune façon de son isolement, à peu près complet, car sa servante improvisée avait à Créteil un amoureux et ne passait au *Petit-Castel* que le moins de temps possible, préparant et servant les repas en toute hâte, puis disparaissant.

Martho allait et venait dans le petit parc, poussait quelquefois sa promenade jusqu'au village voisin, visitait les travailleurs et, le soir venu, prenait un livre, s'installait sur un banc rustique ombragé par un groupe de marronniers et commençait une lecture qu'elle interrompait bientôt pour songer à sa nouvelle existence.

Jamais un doute ne s'était élevé dans l'esprit de la jeune fille au sujet de l'affection que lui témoignait son protecteur, le docteur Thompson.

Elle ajoutait une foi aveugle à la fable inventée par Jacques Lagarde et que nous avons racontée.

Il s'agissait d'une prodigieuse ressemblance existant entre Martho et une fille qu'il aurait perdue.

Pourquoi aurait-elle soupçonné un mensonge ?

Le fait en lui-même n'offrait rien d'in vraisemblable, et d'ailleurs Angèle, que l'on s'était empressé de mettre au courant, l'avait confirmé.

Du reste chacun, dans son entourage, lui prodiguait les témoignages d'attachement et de sympathie.

On l'entourait de soins, de prévenances.

Elle jouissait d'une liberté complète.

Jamais un mot de nature à blesser sa pensée et son âme virginales n'avait été prononcé devant elle.

Elle se sentait heureuse et se pelotonnait on quelque sorte dans son bonheur, remerciant Dieu de le lui avoir envoyé juste au moment où elle désespérait de l'avenir.

A ce bonheur, une seule chose manquait, c'était la possibilité de le faire partager à sa mère, à sa mère qu'elle idolâtrait, et dont nulle affection étrangère ne pouvait et ne pourrait jamais remplacer la tendresse.

Souvent, presque sans cesse, elle pensait à la pauvre Périne.

Alors, son cœur subitement gonflé débordait et elle se mettait à pleurer. . .

Mais elle essayait vite ses larmes dans la crainte que le docteur Thompson ne s'aperçût qu'elle avait les yeux rougis.

Or, il lui avait expressément défendu de songer au passé.

Elle voulait obéir, mais quand d'une façon inconsciente son esprit retournait vers ce passé, elle se rappelait en même temps les grandes espérances, les espérances d'avenir dont sa mère parlait si souvent.

Elle songait à cette richesse mystérieuse, vaguement entrevue et dont Périne faisait miroiter à ses yeux les scintillements.

Elle songait à cette médaille, sorte de talisman qui devait être pour elle, comme dans les contes orientaux, le *Sésame, ouvre-toi !* d'une existence nouvelle. . .

De cette médaille elle n'avait point encore parlé au docteur Thompson. Elle se promettait, il est vrai, de lui faire ses confidences à ce sujet, afin qu'il la mit à même de retirer du Mont-de-Piété de Joigny le précieux disque d'or, mais, ces confidences, elle les remettait de jour en jour.

— J'attendrai que le docteur me connaisse mieux, se disait-elle, et que j'aie mérité vraiment la confiance et l'attachement qu'il me témoigne. . . Il ne me laissera pas, j'en suis sûr, tout à fait sans argent. . . Si peu que je fasse et si minces que soient mes services, il les rémunérera certainement. . . j'économiserai, et lorsque j'aurai pu dégager cette médaille, je la lui montrerai, en lui disant quel secret s'y trouve attaché. . .

Bref, la douce et charmante créature vivait rassurée sur l'avenir, et pleine de sympathie pour ceux qui l'entouraient. Convaincu que le docteur Thompson possédait une impor-

tante fortune, le but de son voyage et de son installation à Paris lui semblait non seulement naturel, mais digne des plus grands éloges, car elle supposait qu'il allait mettre au service de tous sa science de médecin, non par désir de lucre mais par amour pour l'humanité.

Son protecteur lui inspirait une admiration sans réserve, une confiance illimitée, et cette confiance était poussée si loin qu'elle ne songeait point à s'étonner des travaux, bien étranges cependant, qu'il faisait exécuter au *Petit-Castel*.

Elle se contentait de penser.

— Le docteur est Américain, et les Américains ont tous, à ce qu'il paraît, une petite pointe d'excentricité. . . Mais s'il est excentrique il tient de sa race, et il est aussi le meilleur des hommes. Cela, il le tient de son cœur.

Ces quelques explications étaient nécessaires pour bien faire comprendre à nos lecteurs quels sentiments de confiance, d'estime et d'affection, éprouvait pour son protecteur la fille de Périne Grandchamp.

Revenons à Paul Fromental, ce que nous pouvons faire sans nous éloigner du *Petit-Castel*.

Le jeune homme s'était installé avec la vieille servante dans la maisonnette louée par son père.

Madeleine, très brouillarde malgré son âge, avait rapidement mis toutes choses en ordre, s'était enquis de l'endroit où elle pourrait faire ses provisions, et dès le lendemain de l'arrivée à Port-Créteil on aurait pu croire que depuis longtemps déjà Paul y résidait.

Conformément aux ordres donnés par Raymond Fromental, Madeleine était allée trouver le propriétaire du restaurant de l'île, qui lui avait fourni quelques paniers de vieux vin de Bordeaux pour l'ordinaire de Paul, et pour elle-même un petit *reginglard* point du tout désagréable et très bon marché.

Paul, s'éloignant de Paris à l'improviste, n'avait pas eu le temps de voir son ami Fabien de Chatelux.

Aussi s'était-il empressé de lui écrire dès le lendemain matin, afin de lui expliquer les motifs de son brusque départ, de lui dire où il se trouvait et de l'engager à venir le voir le plus tôt possible, convaincu qu'il se rendrait sans retard à cette invitation.

XI

Pour aller mettre sa lettre à la poste Paul devait traverser la Marne et se rendre à Saint-Maur-les-Fossés, où se trouvait la boîte la plus proche.

— Je sors en bateau Madeleine, dit-il à la vieille servante. Après ma promenade, j'irai lire un peu sous les arbres.

— Lire ! répliqua Madeleine ! Mon doux Jésus ! . . . Pourquoi faire ?

— Pour me distraire, tout simplement.

— Non, non ! point de lecture ! Vous avez promis à votre papa de ne pas travailler. . . Il faut tenir parole.

— Mais, répliqua Paul en souriant, je ne puis rester oisif du matin au soir. . . je mourrais d'ennui. . . il faut bien que je m'occupe à quelque chose. . .

— Occupez-vous à quoi vous voudrez, pourvu que ce ne soit point à vous fatiguer la cervelle. . . Tous vos grimoires de grec, de latin, de *jométrie*, à quoi je ne comprends goutte, ne sont bons qu'à vous détraquer l'esprit et le corps ! . . . N'en faut pas ! . . .

— Alors, dis-moi ce que je puis faire.

— N'importe quoi ! . . . à votre idée. . .

— A mon idée ! . . . il ne m'en vient aucune. . .

— Eh bien, en voici une : Allez à la pêche, et tâchez de nous prendre une belle friture pour le dîner de ce soir.

— Tiens ! tiens ! s'écria Paul joyeusement, mais c'est très imaginé, cela ! Je vais à Saint-Maur. . . J'y trouverai sans doute un marchand d'outils de pêche. . . Je ferai l'acquisition d'un attirail complet, et je vais *laquiner le goujon*, comme disent les malins de la partie. . .

— A la bonne heure. . . Ce n'est point ça qui vous fatiguera l'imagination. Mais, surtout, gardez-vous de rester en plein

soleil, il n'en faudra pas plus pour vous donner une bonne migraine, mon cher mignon.

—Aucun danger que j'attrape un coup de soleil. Je sais un joli coin de Marne couvert d'ombre. J'amarrerais là mon bateau sous les saules, et je ferai une pêche monstre !...

—Vous en êtes bien sûr ?

—Parbleu ! Si j'en suis sûr !...

—Alors ce n'est pas la peine que j'achète quelque chose pour le dîner, dit Madeleine en riant. La friture suffira.

—Ah ! non, par exemple, répondit Paul en riant aussi, nous risquerions trop de jeûner !... Achète ! achète ! la friture viendra en extra...

Le jeune homme partit enchanté.

Assez habile à manier l'aviron, en quelques minutes il fut de l'autre côté de la rivière.

Il attacha son bachot dans un petit bras de Marne, auprès d'un bateau de blanchisseuses, et sautant sur la berge il courut jeter sa lettre dans la boîte voisine du restaurant de l'île.

Le restaurateur debout sur sa porte, causait avec un naturel du pays ; reconnaissant le jeune homme pour l'avoir vu déjeuner dans son établissement, il le salua.

Paul s'approcha de lui.

—Mon cher monsieur, lui dit-il, voulez-vous me rendre un service ?

—Je le ferai bien volontiers. De quoi s'agit-il ?

—Désolé de dire où je trouverai un marchand d'outils de pêche.

—Juste au bout de la rue que vous voyez là... Le père Tardif, à l'enseigne du *Tombeau des Goujons*... Ah ça ! vous voulez donc vous assurer que l'ablette mord ?

—Ma foi, oui... pour tuer le temps...

—Ne prenez pas tout... La Fouine vous chercherait quelle !...

—Qui ça, La Fouine ? demanda Paul.

—Une espèce de philosophe en haillons... un pêcheur enragé... un braconnier d'eau douce... Personne ne peut lui en remonter pour ce qui est de la pêche... S'il ne prend rien quelque part, c'est qu'il n'y a rien à prendre... Malin du premier numéro ! Un bon diable au fond. Je lui achète son poisson souvent... Si vous restez quelque temps par ici et que vous fréquentiez la rivière, vous ne pourrez manquer de le connaître...

—Puisqu'il est si habile, je le prierai de me donner des leçons.

—Oh ! il ne demandera pas mieux, surtout s'il y a une bouteille de vin blanc au bout de la leçon...

Paul remercia le restaurateur et se rendit au *Tombeau des goujons* chez le père Tardif, le marchand d'outils de pêche.

Là il fit ses acquisitions et bientôt il revint à son bateau, muni d'une épuisette, d'une canne, d'un filet pour mettre le poisson, de lignes, d'une boîte à vers rouges, et d'un petit pot dans lequel grouillaient ces vers de viande vulgairement nommés *asticots*.

Il se débarrassa de son attirail en le posant sur le plancher de son embarcation, détacha l'amarré, prit les rames, les plaça dans les tolets et se laissa lentement entraîner par le courant très faible dans le petit bras bordant un des côtés de la propriété achetée par Jacques Lagarde sous le pseudonyme du docteur Thompson.

Il longea la rive et vint s'amarrer de nouveau sous un saule énorme projetant sur les eaux vertes son ombre frissonnante, et dominé lui-même par un groupe de trois grands marronniers à fileurs, dits *pavias*, dont le feuillage épais entourait de fraîcheur, même en plein midi, un banc de jardin.

Saule, marronniers et banc rustique appartenaient au parc du *Petit-Castel*.

Le jeune homme apprêta sa ligne, amorça ses hameçons, jura de la profondeur de l'eau à l'aide d'une petite sonde de plomb attachée à une ficelle garnie de liège et, cela fait, lança à la volée, un peu en tête du bateau, quelques pincées de vers rouges, puis il mit à l'eau sa ligne.

Paul n'était point du tout ferré sur les trucs de la pêche, il pouvait et devait passer pour un simple amateur, absolument naïf, mais il se trouvait sur un bon fond d'eau, entouré de grandes herbes, ce qui constituait une place exceptionnellement favorable.

Il prit coup sur coup quelques gardons qu'il introduisit tout frétillements dans le sac de filet accroché à l'un des tolets du bachot.

Ce facile succès l'amusa et lui donna les premiers éléments de cette patience indispensable au pêcheur à la ligne, au sujet duquel un railleur plus méchant que spirituel a lancé cette épigramme mordante, mais pas toujours méritée :

" La ligne est un instrument à deux bouts. A l'un est un hameçon, à l'autre un imbécile."

Donc Paul s'amusait.

C'était le principal.

Les gardons continuaient à mordre. Il ferrait. Il tirait. Il décrochait, et n'avait presque que le temps de glisser ses captures dans le sac on filet.

Au bout de deux heures de patience il se trouvait à la tête d'une friture, ma foi, très confortable.

Il regarda sa montre.

Les aiguilles n'indiquaient que trois heures.

—Je ne dine jamais avant sept heures, se dit-il, que je sois à six heures à la maison, cela suffira... Madeleine aura plus que le temps d'apprêter notre poisson... Comme je vais la surprendre... d'autant plus que d'ici là j'aurai doublé mes prises...

Et il se remit à pêcher après avoir jeté sur son coup quelques nouvelles pincées de vers rouges.

Le temps était radicalement beau.

Silencieux, captivé, il suivait avec un intérêt immense, presque avec émotion, les moindres mouvements du flotteur de sa ligne.

" Ça mordait-il ? "

Cette simple question prenait pour lui une importance capitale.

Ainsi absorbé, il n'avait pas entendu un léger frôlement des herbes se produire juste au-dessus de lui, dans le parc du *Petit-Castel*, non plus que des pas légers.

Il n'avait point vu une forme gracieuse s'avancer, un livre à la main, et venir s'installer sur le banc rustique, sous l'ombrage des grands marronniers à fileurs roses.

Si la jeune fille qui venait ainsi prendre le frais à deux pas des berges fleuries et riantes de la Marne demeurait invisible pour Paul Fromental, elle ne soupçonnait pas non plus la présence du bateau et du pêcheur, cachés à ses yeux par les saules surplombant la Marne.

La forme gracieuse, nos lecteurs n'ont pu certainement avoir un seul instant de doute à cet égard, était celle de Marthe Grandchamp.

Elle lisait un roman à peu près oublié, mais exquis quoiqu'il parût paradoxal, de Mme de Girardin, *MARGUERITE ou les deux amours*, cette histoire saisissante d'un cœur qui se partage entre deux sentiments pareils, sans pouvoir arriver à se départager, et qui finit par tuer la touchante héroïne dans le sein de laquelle il battait.

Marthe en était arrivée à l'une des dernières phases du roman, celle où Marguerite se disait, en parlant de Robert de la Fresnaye : " Si je n'épouse pas celui-là, je meurs ! " Et on même temps, se répondait : " Sans Etienne Darnac, pourrais-je vivre ? "

La fille de Périne, au moment où commence notre récit, avait le cœur vierge de tout amour.

Jamais elle ne s'était même affirmé que ce cœur appartenait un jour sans réserve à celui qui le premier saurait le faire battre.

Ce qui ne l'empêchait point de considérer comme anormale, comme inadmissible, cette dualité dans la passion, et de se dire que son cœur à elle ne pourrait à la fois s'ouvrir à un double amour.

—Si je dois aimer un jour, murmura tout à coup l'orpheline en quittant son livre et en laissant errer dans le vague le regard de ses grands yeux, je sens bien que mon cœur ne se partagera pas... Il n'appartiendra qu'à un seul...

La pensée, même vague, de l'amour, est troublante pour toute jeune âme.

Marthe devint songeuse.

A cette minute précise elle entendit un petit bruit qui la tira soudain de sa rêverie.

C'était comme un clapotement inaccoutumé dans l'eau.

La jeune fille se leva et jeta un coup d'œil vers la rivière.

A travers le feuillage elle aperçut d'abord une ligne, puis une main tenant cette ligne, puis une autre main armée d'un petit filet ajusté sur un cercle de laiton, et s'efforçant de faire entrer dans ce filet une brème superbe, prise à l'hameçon, et se débattant avec l'énergie du désespoir au bout de la ligne.

Après un instant de lutte, la brème entra dans le filet, et une voix joyeuse, ne se doutant pas qu'elle pouvait être entendue, s'écria :

—Ah ! par exemple, voilà ce qui peut s'appeler une belle pièce... Ma vieille Madeleine n'en croira pas ses yeux !!

La voix de Paul était douce et bien timbrée. Elle frappa Marthe qui, curieuse comme toute fille d'Eve, voulut savoir à quel pêcheur appartenait cette voix, et constater *de visu* si, comme eût dit le fabuliste, le plumage valait le ramage.

En conséquence, elle s'avança jusqu'à l'extrême bord de la berge gazonnée, saisit pour se soutenir une branche du saule auquel Paul avait amarré son embarcation, et se pencha en avant.

Ce mouvement trop brusque fit perdre l'équilibre à la jeune fille. Elle glissa en poussant un cri de frayeur, et serait tombée à l'eau si l'un de ses pieds ne s'était arc-bouté fort à propos sur une racine.

Le livre échappé de sa main roula sur le talus et tomba dans le bachot de Paul.

Celui-ci, très ému par sa pêche miraculeuse, était accroupi et s'efforçait de mener à bien une opération difficile pour ses doigts novices, c'est-à-dire de décrocher de l'hameçon la brème sautillant sur le plancher de la barque.

En entendant le cri poussé par Marthe Grandchamp, il se dressa en tournant la tête du côté de la berge d'où le cri était parti, et il demeura muet, saisi, comme en extase.

Un tableau ravissant non moins qu'inquiétant s'offrait à ses regards.

Le visage adorable de l'orpheline lui apparaissait, baigné dans une lumière transparente, au milieu d'un nimbe de verdure, cadre naturel allant bien à sa beauté d'ondine ou d'amadryade.

C'était une apparition tout à la fois fantastique et divine.

En apercevant cette figure de vierge idéale, en voyant ces deux grands yeux de velours fixés sur lui, Paul se sentit remué jusque dans les profondeurs de son être.

Pour la première fois de sa vie il éprouvait un trouble inexplicable, une sensation impossible à définir mais absolument délicieuse.

Marthe de son côté, venait de ressentir une commotion pareille, suivie d'une semblable émotion.

Ses deux petites mains serraient toujours la branche de saule à laquelle elles s'étaient cramponnées.

Le corps penché au-dessus des eaux qui coulaient silencieuses, le regard se noyant dans le regard de Paul, elle se trouvait ainsi que lui sous le charme, en extase ainsi que lui.

Cet état de mutuel hypnotisme dura quelques instants, puis le jeune homme, rentrant le premier en possession de lui-même, sentit tout le sang de ses veines affluer à son cœur.

Une ardente rougeur envahit ses joues.

—C'est vous, mademoiselle, demanda-t-il en ôtant d'un geste gracieux son grand chapeau de paille, c'est vous qui venez de me surprendre et de m'inquiéter en poussant un cri de frayeur?...
La voix de Paul parlant ainsi était plus douce encore qu'au

moment où quelques minutes auparavant elle avait pour la première fois frappé l'oreille de Marthe.

A son tour la jeune fille devint pourpre.

—Oui, monsieur, répondit-elle, c'est bien moi...

—Que vous a-t-il donc arrivé ?...

—La curiosité a failli me jouer un mauvais tour. Il s'en est fallu de bien peu que je roule jusqu'à la rivière. Heureusement mes mains tenaient solidement cette branche, et mon pied a rencontré une racine, ce qui m'a permis de me retenir... Mon livre seul a glissé jusqu'en votre bateau...

Paul avait suivi la direction du regard de Marthe.

Il vit le livre à ses pieds.

—C'est vrai... le voilà... dit-il en se penchant pour le ramasser.

XII

La voix de Marthe était mélodieuse et bien timbrée. Une voix d'or, comme on dit aujourd'hui.

Elle alla droit au cœur du jeune homme.

—Comment m'y prendre pour vous restituer ce livre, mademoiselle ? demanda-t-il, je ne puis, en cet endroit, grimper jusqu'à vous, car la berge est à pic... Vous le jeter serait imprudent... la reliure est charmante et risquerait d'être endommagée... où pourrai-je aborder ?

—Mais, monsieur, répliqua Marthe vivement, je serais désolée d'interrompre votre pêche...

—Qu'importe ma pêche ? répondez-moi, je vous en prie...

—Eh bien ! puisque vous le voulez, là à gauche... dans le petit bras qui longe la propriété... Vous trouverez un débarcadère...

—Je vais vous rejoindre...

Paul, ivre de joie, détacha son bateau, prit les avirons et gagna le bras de Marne indiqué par l'orpheline.

Celle-ci, dans le petit parc, ne le perdait pas de vue tout en suivant une allée de contour pratiqué sous les arbres et longeant la berge.

En ramant, le jeune homme avait les yeux attachés sur elle.

—Je croyais, pensait-il, qu'une beauté si parfaite ne pouvait exister que dans les rêves des artistes ou des poètes...

Arrivé presque à l'extrémité du bras de Marne, il vit un petit not amarré près d'un escalier, il attacha le sien à côté, prit le livre et gravit les marches.

Il atteignait la dernière lorsque Marthe, un instant cachée par des touffes de verdure entourant un berceau sous lequel se voyaient des chaises rustiques, apparut de nouveau, et d'un pas rapide quoique un peu hésitant s'approcha.

En face l'un de l'autre les jeunes gens s'arrêtèrent.

Tous les deux ils étaient émus, troublés, et Paul autant que Marthe.

L'orpheline baissa les yeux sous le poids du regard ébloui qu'attachait sur elle le fils de Raymond Fromental, la trouvant beaucoup plus belle encore de près qu'à distance.

D'une main qui tremblait un peu il lui tendit le volume, en la saluant.

—Voici votre livre, mademoiselle, balbutia-t-il d'une voix si basse que Marthe devina ses paroles plutôt qu'elle ne les entendit. Je suis bien heureux d'avoir pu vous être agréable en vous le rapportant... Oui... bien heureux...

Sans lever les yeux, la fille de Périmo étendit la main pour prendre le volume.

Ses doigts effleurèrent ceux du jeune homme.

Si léger qu'il fut, cet effleurement produisit l'effet d'une pile électrique.

Marthe reçut au cœur une secousse inconnue ; elle éprouva une sensation tout à la fois exquise et presque douloureuse.

Ses yeux se fermèrent à demi et ses jambes chancelèrent, comme si le sol oscillait sous ses pieds.

Nous n'étonnerons personne en affirmant que Paul ressentit de son côté une commotion pareille.

Marthe se remit la première, tandis que le jeune homme s'efforçait, mais en vain, de se reconquérir.

—Je vous remercie, monsieur... lui dit l'orphelino, vous avez été très bon pour moi...

Paul ne répondit pas.

Il restait immobile.

On aurait pu croire que le contact des doigts délicats de la jeune fille venait de le changer en statue. Toute sa vie semblait se concentrer dans ses regards qui demeuraient rivés sur le visage de Marthe et paraissaient ne plus pouvoir s'en détacher.

Les yeux toujours baissés, l'orphelino ne voyait pas ce regard, mais elle en sentait la persistance et elle se troublait de plus en plus.

La situation devenait trop embarrassante pour se prolonger.

Il fallait en sortir n'importe comment ; rompre ce silence gênant, parler enfin, fut-ce pour ne rien dire.

Paul le comprit, et au bout de quelques secondes osa l'entretien par cette banalité :

—C'est un livre d'histoire, mademoiselle, que vous lisez là ?

—Non monsieur, c'est un roman... répondit Marthe.

—Un roman historique ?

—Non, monsieur... c'est un roman de mœurs... un roman moderne... Ce qu'on appelle, je crois, une étude analytique du cœur humain...

—Me permettez-vous, mademoiselle, de vous demander le nom de l'auteur ?...

—Madame Emile de Girardin...

—Et, le titre de l'ouvrage ?

La jeune fille devint pourpre.

Ce titre qu'on lui demandait rappelait à son esprit les réflexions suggérées un peu auparavant par un des chapitres qu'elle lisait, amenant à leur suite une agitation inconnue.

Il était impossible cependant de ne pas répondre.

Elle répondit :

—Ce roman est intitulé : *Marguerite ou les deux amours*.

—Ah ! s'écria Paul, je sais.

—Vous avez lu ?

—Oui, mademoiselle...

—Et que pensez-vous de l'idée sur laquelle le livre est construit ? demanda brusquement Marthe, rendue hardie par le désir soudain de connaître l'opinion du jeune inconnu sur une question qui la préoccupait de façon si vive.

—Ce que je pense de l'idée ? répéta Paul. Je la trouve fautive.

Marthe, dont le cœur battait à se rompre, resta muette.

Le jeune homme poursuivit :

—N'est-ce point votre avis, mademoiselle, et le dénouement ne vous semble-t-il pas très pénible ?

—Je n'en suis pas encore tout à fait au dénouement, répondit l'orphelino, mais je le prévois...

—Et, selon vous, quel est-il ?

—*Marguerite* mourra, tuée par l'un de ses amours.

Il semblait que le mot : *amour* eût peine à s'échapper des lèvres de la jeune fille.

En le prononçant, sa voix faiblissait.

—Croyez-vous, mademoiselle, que le cœur puisse ainsi se partager entre deux affections ? reprit Paul avec élan.

—Non, monsieur... murmura Marthe dont l'embarras et l'émotion grandissaient. Je crois... je suppose... que le sentiment dont il est question dans ce livre, cesse d'exister s'il n'est unique... Je crois que le cœur qui se partage est faible, sans volonté, sans courage... Je vais même plus loin... Je crois qu'il est dupe d'une erreur, et qu'on se figurant aimer véritablement il s'abuse...

—Et vous avez raison, mademoiselle, s'écria le fils de Raymond Fromental. Il est des questions qu'on résout sans peine rien qu'en s'interrogeant soi-même ! Je sens bien, moi, que mon cœur, le jour où il se donnera, ne se partagera point, qu'il ira tout entier et pour toujours à la même idole ! Aimer une femme de toutes les forces de son âme, c'est l'amour, ce doit être le ciel. En aimer deux à la fois, c'est la négation, c'est la profanation de l'amour ?...

En parlant ainsi Paul s'animait, ses yeux brillaient, une sorte de rayon intérieur se reflétait sur son visage et l'illuminait.

Marthe en le regardant, en l'écoutant, se sentait prise d'éblouissements, de trouble, de vertige.

Il lui semblait que les paroles du jeune inconnu s'adressaient à elle ; chacune de ces paroles descendait jusqu'au fond de son cœur et l'enivrait.

D'une voix très basse, presque inintelligible, elle balbutia :

—C'est vrai... je pense ainsi...

Puis il lui prit la main et il sembla à Marthe qu'une larme perlait sur sa joue.

L'expérience de la vie manquait absolument à Paul.

Malgré son intelligence très développée, sa naïveté, en certaines circonstances et à propos de certains sujets, égalait celle d'un enfant.

N'attribuant point à l'émotion la quasi défaillance de la jeune fille, il crut à un malaise passager.

—Etes-vous souffrante, mademoiselle ? demanda-t-il avec inquiétude. En parlant comme je viens de le faire, ai-je eu la maladresse de réveiller en vous quelque souvenir attristant ?

L'orphelino secoua la tête.

—Ne croyez pas cela, monsieur... répondit-elle vivement, j'éprouve un peu de fatigue, voilà tout... Les idées exprimées par vous sont les miennes et n'ont pu éveiller en moi de souvenirs attristants... je n'ai pas de souvenirs...

Paul tressaillit de joie, sans se rendre compte du motif qui causait cette joie.

Ce motif qu'il ne devinait point, nous le connaissons.

La réponse de Marthe était un inconscient aveu.

Elle n'avait pas de souvenirs...

C'était affirmer que son cœur n'avait jamais aimé.

—Puisque vous êtes fatiguée, mademoiselle, reprit le jeune homme, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras jusqu'à votre demeure ?

—Je vous remercie, monsieur, mais c'est inutile... l'habitation est là, derrière les arbres, à deux pas... et d'ailleurs je vais me reposer ici quelques instants encore...

—Pardonnez-moi donc, mademoiselle, d'avoir poussé l'indiscrétion jusqu'à vous importuner si longtemps...

—M'importuner... répéta d'un ton de reproche la fille de Périne Grandchamp, vous ne pouvez le penser... C'est moi qui suis votre obligée, monsieur... vous avez bien voulu quitter votre pêche pour me rapporter le livre que si maladroitement j'avais laissé tomber.

—Heureuse maladresse, puisqu'elle m'a permis de vous rendre un petit service... s'écria Paul.

Marthe eut aux lèvres un demi-sourire.

—Ceci, monsieur, est une flatterie... répliqua-t-elle.

—Non, mademoiselle, je vous le jure ! Je suis heureux d'avoir pu causer un instant avec vous... Cette rencontre fortuite, cette entrevue, si courte qu'elle ait été, laisseront une empreinte ineffaçable dans... ma mémoire...

Il n'avait pas osé dire : *dans mon cœur*... et pourtant c'est le mot qui venait sur ses lèvres...

Paul ne s'éloignait pas.

Le silence s'établit.

Ce silence devenait gênant. Pour le rompre Marthe demanda :

—Habitez-vous ces environs, monsieur ?...

—Oui, mademoiselle, de l'autre côté de l'eau... une maisonnette dépendant du village de Port-Créteil...

—C'est votre résidence habituelle ?...

—Non... je suis là momentanément... pour quelques mois seulement...

—Vous paraissez aimer beaucoup la pêche ?...

—Beaucoup... et je crois qu'à l'avenir je l'aimerai davantage encore...

—Pourquoi donc ?

Cette question naïve, faite sans aucune arrière-pensée par la jeune fille, embarrassait Paul.

Un plus hardi que lui n'aurait pas manqué de répondre :

— Parce que la pêche ne procurera, comme elle a fait aujourd'hui, l'immense joie de vous voir... de vous parler.

Et de là à une déclaration il n'y avait qu'un pas.

Mais Paul n'était rien moins que hardi, aussi, ne voulant point exprimer sa pensée véritable et ne pouvant rester court, se tira-t-il d'affaire par un petit mensonge.

— Parce que, répliqua-t-il, je crois avoir trouvé un endroit merveilleux où tout le poisson de la Marne semble s'être donné rendez-vous... j'y viendrai souvent... j'y viendrai chaque jour...

— Ce doit être très amusant de pêcher, quand on réussit... dit Marthe pour dire quelque chose.

— Oh ! très amusant !...

— Je n'aurais point la patience...

— Que n'essayez-vous ?

— Je ne saurais pas...

— Voulez-vous que je vous donne des leçons ?

— Je vous remercie de cette offre gracieuse, monsieur, mais je la refuse... j'aime mieux lire...

Et la jeune fille rouvrit son volume, ce qui équivalait presque à un congé en bonne forme.

Paul le comprit.

— Je vous quitte, balbutia-t-il, au revoir, mademoiselle.

— Au revoir, monsieur.

Marthe s'était levée.

Par un mouvement presque involontaire elle tendit la main au jeune homme, qui la saisit.

Tous deux éprouvèrent alors, mais plus violemment, la commotion électrique déjà ressentie lorsque leurs doigts s'étaient effleurés sur le volume que rapportait Paul.

Il pressa cette main fine, aux doigts longs et minces, et la soulevant un peu il y posa ses lèvres frémissantes.

La fille de Perine devint pâle comme une morte et ferma les yeux, tout son sang affluait au cœur.

Paul se sentit envahi par un délire soudain qui lui fit presque peur.

Il s'éloigna brusquement, franchit d'un seul élan les degrés de l'embarcadère, et bondit dans sa barque dont il détacha l'amarré.

Ceci fait, il se retourna.

Debout sur le haut de la berge, Marthe encore un peu pâle et la main appuyée sur le côté gauche de la poitrine, le regardait.

D'un geste timide, il la salua.

La jeune fille lui rendit ce salut en inclinant la tête.

Saisissant alors les avirons Paul mit en mouvement le bachelot qui fila dans les roseaux.

Marthe, un sourire aux lèvres, le regardait s'éloigner.

— Qu'est-ce donc que j'éprouve ? se demanda le fils de Raymond. Il me semble que ma poitrine est trop étroite pour contenir mon cœur qui bat à se briser. Je suis heureux comme je ne l'ai jamais été, et cependant je souffre... Ce sentiment inconnu qui s'empare de moi, quel est-il ? Est-ce cela qu'on appelle amour ?

L'embarcation atteignait l'extrémité du petit bras.

Au moment de tourner, Paul jeta un dernier coup d'œil sur l'endroit qu'il venait de quitter.

Ce coup d'œil cherchait la jeune fille et la trouva.

Elle était encore là, le regardant toujours.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LA QUATRIÈME PARTIE A POUR TITRE

La Chasse aux Médailles !

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

So porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter le jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

E. LEMIEUX

MARCHAND-TAILLEUR

3—RUE SAINT-LAURENT—3

Expose constamment un grand assortiment de Tweeds de toutes nuances et qualités.

Toutes commandes exécutées avec le plus grand soin et sous le plus court délai.

Derniers patrons de Paris et de Londres.—Coupe garantie.

Les personnes qui ont besoin d'un habit de premier goût et très bien fini, devraient aller au magasin de

M. E. LEMIEUX

le tailleur populaire de la rue St-Laurent, près de la rue Craig.

ETRENNES !

Calendriers à Effeuiller "Ephémérides"

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées piques.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés

et représentation de personnages comme ci dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Piques ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

AVERT—Le Grand-ALMANACH des Familles Chrétienne, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Prière de correspondre.